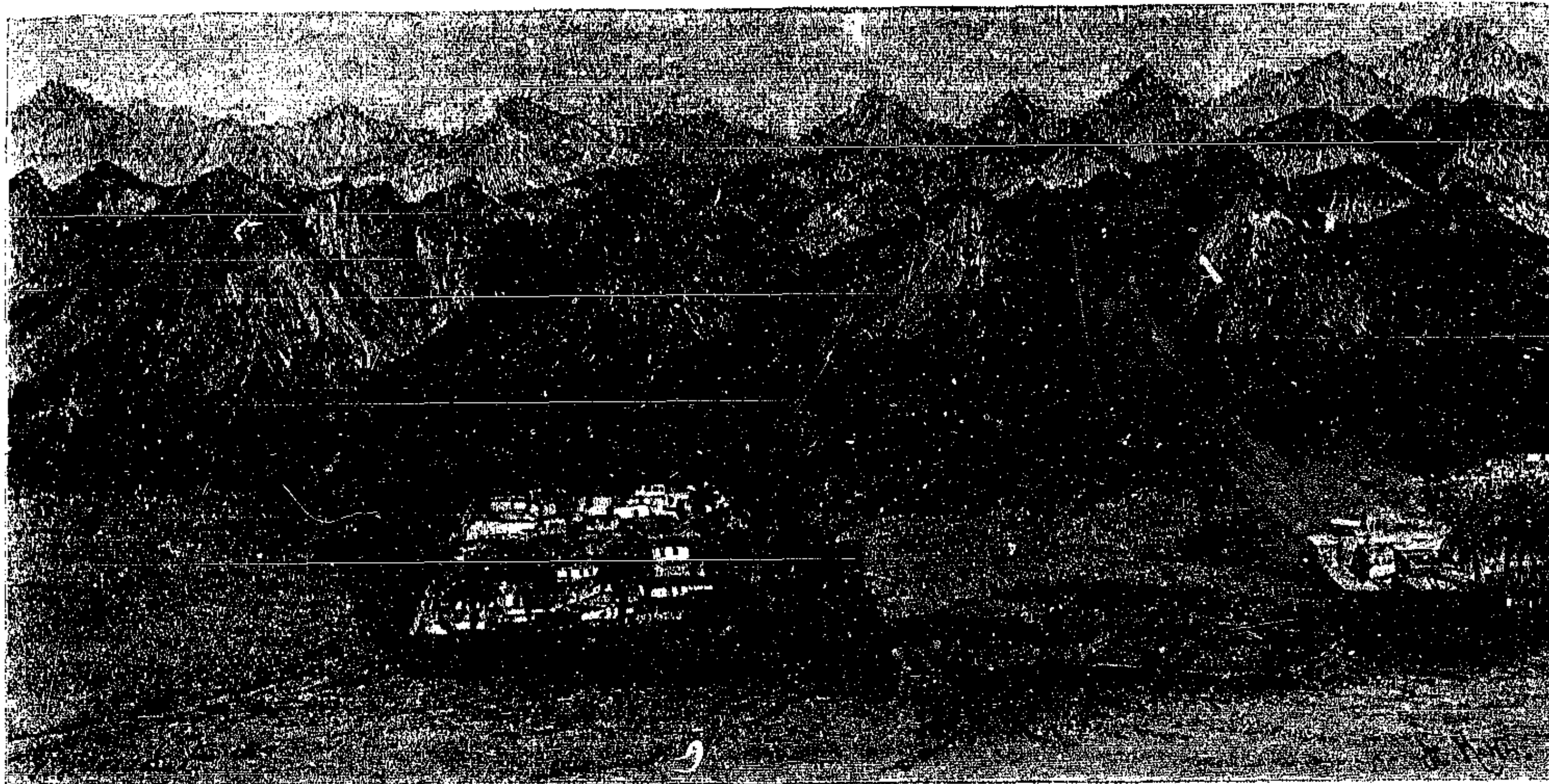
Cinq mois chez les Maures nomades du Sahara occidental... : 1887... ([Reprod.]) par M. Camille Douls



Frontière du Sous et de l'Ouad-Noun. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

CINQ MOIS
CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL,

PAR M. CAMILLE DOULS.

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Mon projet de voyage dans le Sous et l'Ouad-Noun — Je décide de pénétrer par le sud. — Je pars pour les Canaries. — Mes démarches dans l'archipel; Santa Cruz; las Palmas; Lanzarote. — Les hôtes de l'hôtel italien à Aréciffe de Lanzarote. — Les pêcheurs canariens. — Je trouve enfin une goélette. — Adieux à la civilisation.

Le penchant sud de l'Atlas marocain a pour contrefort une chaîne de montagnes qui se dirige parallèlement à la côte de l'Océan et va se perdre dans les sables du désert. Ces montagnes traversent deux contrées remarquables par leur richesse et leur fertilité et qui sont restées jusqu'à ces derniers temps indépendantes des sultans de Fez et de Maroc. La première et la plus importante, qui touche à l'Atlas, le Sous, est agricole; l'autre, beaucoup plus petite, l'Ouad-Noun, qui forme la frontière nord du Sahara, est surtout propre à l'élevage des troupeaux. Le Sous est habité par des populations autochtones, les Berbères Chleuh, qui ont une langue et des mœurs propres; l'Ouad-Noun renferme une population intermédiaire entre les Berbères et les Maures nomades du Sahara occidental.

Lorsque le sultan actuel, Mouley el-Hassan, monta sur le trône, une ambition dévorante signala ses premiers actes. Jeune, ardent, belliqueux, il ne rêvait que conquêtes. Aussi lorsque sa puissance fut bien assise dans l'empire du Moghreb ses regards se portèrent de l'autre côté de l'Atlas, vers le Sous et l'Ouad-Noun. Il se souvenait des premières années de sa jeunesse, alors que, *khalifa* (lieutenant) de son père, il commandait les troupes du sud marocain. Il avait bien des fois franchi l'Atlas et pris ses quartiers à Agadir, le poste le plus avancé de la frontière marocaine. De ce point il avait vu les plaines fertiles du Sous se dérouler dans le lointain avec ses jardins pleins de fraîcheur, ses rivières qui ne tarissent jamais et ses collines ruisselantes de verdure. Ce spectacle avait fasciné les yeux et l'esprit du jeune khalifa. Lorsqu'il reprenait la route du Maroc et qu'à la tête de ses troupes il traversait les plaines stériles et calcaires des Oulad-bou-Sbâh, le contraste évoquait dans son esprit le souvenir des belles prairies du Sous, et ses yeux s'illuminaient de désir et d'espérance.

Les premiers mois de l'année 1886 furent signalés au Maroc par un grand événement historique.

Après deux expéditions mémorables, le Sous et l'Ouad-Noun venaient d'être enfin soumis au sultan.

Pendant plusieurs semaines les mosquées du Maroc retentirent des actions de grâces, et l'on célébra d'une manière enthousiaste la puissance et la splendeur du sultan du Moghreb, dont l'empire s'étendait jusque dans le désert du Sahara.

Jaloux de sa conquête, Mouley el-Hassan voulut la dérober à la convoitise des Européens, et il leur en barra soigneusement l'entrée. Il échelonna des garnisons sur tous les points habités de la côte, et les ordres les plus sévères furent donnés aux gouverneurs, qui ont encore aujourd'hui l'injonction formelle d'incarcérer tous les Européens dont ils apprennent la présence.

Après un séjour au Maroc, où j'avais appris la langue arabe et étudié les mœurs musulmanes, je formai le projet de visiter ce fameux pays du Sous dont on parlait tant comme beauté et comme richesse, et qui, véritable jardin des Hespérides, était si bien gardé. J'étais décidé à voyager sous un travestissement. J'avais en effet la conviction absolue que le seul moyen pratique de traverser un pays tel que le Sous sans attirer l'attention des autorités indigènes était de me faire passer pour un coreligionnaire. Mais la difficulté se trouvait dans le point de départ. Étant connu dans le sud du Maroc, il n'était pas prudent à moi d'user d'un déguisement pour franchir l'Atlas. Je courais le grand risque d'être reconnu, et tout le succès de mes entreprises futures aurait été compromis. Il existait bien une seconde route naturelle, celle du sud par le Sénégal et le Sahara; mais, de ce côté encore, les difficultés étaient très grandes. J'aurais eu affaire en effet aux Maures sédentaires, c'est-à-dire aux gens les plus soupçonneux du monde, et il m'aurait été bien difficile de justifier ma présence au milieu d'eux et de jouer, sans éveiller les soupçons, mon rôle de musulman. Léopold Panet, qui, mieux que tout autre, pouvait jouer ce rôle parmi les Maures, puisqu'il était né au Sénégal et qu'il connaissait parfaitement le dialecte des tribus du Sahara, en avait fait une bien dure expérience. Je voulais pourtant pénétrer dans le Sous, j'avais pris la résolution énergique de le visiter. C'est cette idée fixe qui me suggéra le projet d'aborder sur la côte du Sahara près du sud marocain et de me présenter aux indigènes comme un musulman étranger. Si, comme je l'espérais, j'étais accepté, je pourrais remonter vers le nord, traverser l'Ouad-Noun et le Sous sans attirer l'attention et atteindre finalement le Maroc par l'Atlas. Ce projet avait de plus l'avantage sur les précédents de m'éviter un double parcours. Enfin, j'avais un point de départ très favorable par la factorerie anglaise du cap Juby, qui, par ses relations avec les caravanes venant de l'Ouad-Noun, pouvait me faciliter les moyens de gagner le sud marocain. Toutes ces considérations réunies me décidèrent donc à prendre la voie du sud par le Sahara; et voilà comment, l'an passé, mon itinéraire tracé d'avance, et muni de lettres de recommandation du ministère des Affaires étrangères pour nos représentants au Maroc, je m'embarquais au Havre à destination des îles Canaries.

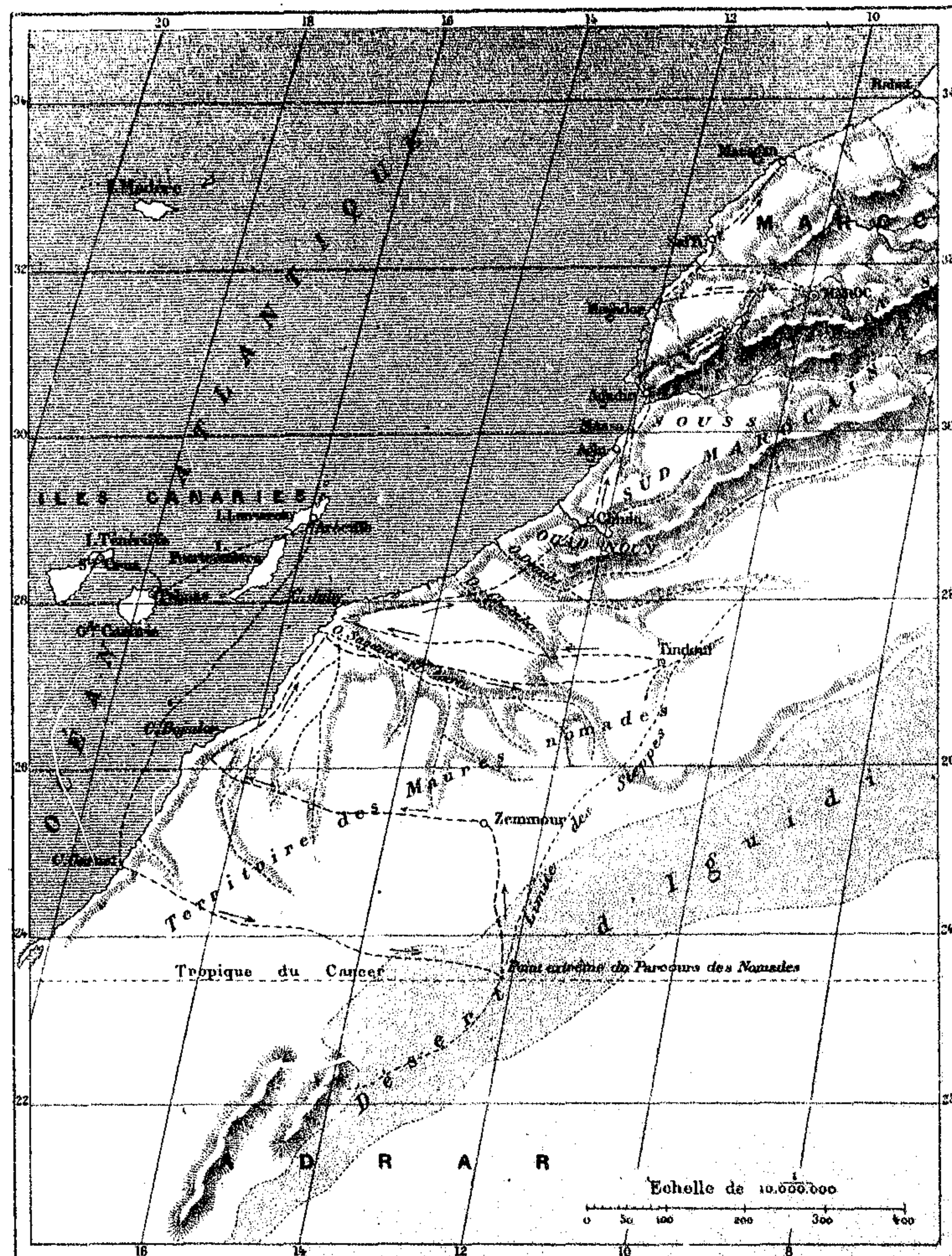
Je débarquai à Santa-Cruz de Ténériffe le 20 décembre 1886, après une traversée de dix jours. Quel délicieux contraste avec le climat européen! J'avais quitté la France en plein hiver, par un temps de pluie et de brouillard, et quelques jours après je me trouvais dans des campagnes en fleur et tout ensoleillées. La traversée avait été affreuse; dans le golfe de Gascogne notre steamer avait dansé comme un fétu de paille. Pendant deux jours nous avions filé quatre nœuds à l'heure. Au matin du dixième jour le ciel s'éclaircit tout à coup, la mer se calma comme par enchantement, et aux premiers rayons du soleil levant nous vîmes à l'horizon s'estomper de pourpre la cime du pic de Ténériffe.

Les îles Fortunées! c'est le seul nom qui convienne aux Canaries. Quant à moi, elles ont su tellement me captiver, que j'ai failli m'oublier sous leur ciel enchanteur. Aussi, lorsqu'on me demande quel est le pays où je voudrais vivre à l'étranger, je réponds aussitôt : « Aux îles Fortunées. — Aux îles Fortunées? Où donc se trouvent ces îles-là? — Oh! tout près de l'Europe, un peu au-dessous du Maroc, à une journée de navigation à peine de la côte stérile et barbare du Sahara occidental. Joli contraste, n'est-ce pas? Figurez-vous donc un bijou d'archipel où le thermomètre ne varie pas de toute l'année entre 20 et 28 degrés centigrades, où fleurit l'oranger et où mûrissent le coco et la banane; de petites îles faites à souhait et qui résument toutes les merveilles de la création. On y voit de jolies femmes au teint mat et aux grands yeux noirs, et la nuit on s'endort au bruit de la sérénade; on y voyage en voiture et en dromadaire; on y boit d'un certain vin de malvoisie qu'un duc de Clarence aima autrefois, dit la légende, jusqu'à en mourir, et l'on y vit pour rien. »

Le consul de France, baron de Chasseriau, qui habite les Canaries depuis de longues années, me donna des renseignements très précis sur la côte voisine. Connaissant la barbarie des Maures de la côte et la difficulté d'un voyage tel que celui que je projetais, il commença par me dissuader : « Depuis que je suis ici, me dit-il, j'ai très souvent appris la mort et la disparition de pêcheurs qui avaient abordé sur la côte d'Afrique, et la réputation de barbarie de cette contrée est telle que vous ne trouverez personne dans l'archipel qui veuille vous accompagner. » Je lui expliquai alors comment j'espérais, sous un déguisement, tromper les Maures et parvenir dans le sud marocain. Ma conviction, mes espérances, ma bonne foi, finirent par l'ébranler et il m'aida à mettre mon projet à exécution avec une courtoisie au-dessus de tout éloge. Il s'agissait pour moi de débarquer à la factorerie anglaise du cap Juby et de gagner le nord avec une caravane maure. La *North Western African Company*, propriétaire du cap Juby, possède un comptoir à las Palmas, dans la Grande Canarie. La factorerie correspond avec le comptoir au moyen d'une goélette qui appartient à la compagnie et qui fait le trajet toutes les semaines. Je comptais gagner le cap Juby au moyen de cette goélette. M. de

Chasseriau me donna des lettres pour toutes les personnes qui pourraient m'être utiles dans les autres îles de l'archipel, et il me procura du consul anglais une lettre particulière pour le *manager* du comptoir de las Palmas. Ensuite je quittai Santa-Cruz, emportant un souvenir des plus doux et de l'hospitalité reçue et de l'affabilité du consul et du chancelier, M. de Cabarrus.

Le 2 janvier 1887, je débarquai à las Palmas, la ville la plus importante de l'archipel et le siège du tribunal et de l'évêché des Canaries. Vue de la mer, las Palmas, avec ses terrasses et ses maisons crépies à la chaux, a tout à fait l'apparence d'une cité musulmane. L'illusion est complétée par une couronne de palmiers qui bordent la ville et lui donnent le plus bel air



Itinéraire de M. C. Douls.

oriental. Je reçus un accueil très cordial de notre agent consulaire et du docteur Chil, une des notabilités canariennes, qui a fait ses études à Paris. Le *manager* du comptoir anglais, à qui je fis part de mes projets, m'arrêta dès les premiers mots : « Il est absolument inutile, me dit-il, que vous songiez à entreprendre le voyage dont vous me parlez : vous ne réussirez pas. Autour de notre factorerie nous avons des Maures qui nous sont dévoués; mais à une journée de marche nous ne sommes plus en sécurité. Je connais tellement le fanatisme des Maures, que je vous prédis que vous n'irez pas à cent kilomètres de la côte sans être tué ou pillé. » Et comme je tâchais de le persuader : « On voit bien que vous ne connaissez pas les Maures; je fais des vœux pour que vous ne les connaissiez jamais. Devant votre résolution, je crois faire un acte de philan-

Pendant plusieurs semaines les mosquées du Maroc retentirent des actions de grâces, et l'on célébra d'une manière enthousiaste la puissance et la splendeur du sultan du Moghreb, dont l'empire s'étendait jusque dans le désert du Sahara.

Jaloux de sa conquête, Mouley el-Hassan voulut la dérober à la convoitise des Européens, et il leur en barra soigneusement l'entrée. Il échelonna des garnisons sur tous les points habités de la côte, et les ordres les plus sévères furent donnés aux gouverneurs, qui ont encore aujourd'hui l'injonction formelle d'incarcérer tous les Européens dont ils apprennent la présence.

Après un séjour au Maroc, où j'avais appris la langue arabe et étudié les mœurs musulmanes, je formai le projet de visiter ce fameux pays du Sous dont on parlait tant comme beauté et comme richesse, et qui, véritable jardin des Hespérides, était si bien gardé. J'étais décidé à voyager sous un travestissement. J'avais en effet la conviction absolue que le seul moyen pratique de traverser un pays tel que le Sous sans attirer l'attention des autorités indigènes était de me faire passer pour un coreligionnaire. Mais la difficulté se trouvait dans le point de départ. Étant connu dans le sud du Maroc, il n'était pas prudent à moi d'user d'un déguisement pour franchir l'Atlas. Je courais le grand risque d'être reconnu, et tout le succès de mes entreprises futures aurait été compromis. Il existait bien une seconde route naturelle, celle du sud par le Sénégal et le Sahara; mais, de ce côté encore, les difficultés étaient très grandes. J'aurais eu affaire en effet aux Maures sédentaires, c'est-à-dire aux gens les plus soupçonneux du monde, et il m'aurait été bien difficile de justifier ma présence au milieu d'eux et de jouer, sans éveiller les soupçons, mon rôle de musulman. Léopold Panet, qui, mieux que tout autre, pouvait jouer ce rôle parmi les Maures, puisqu'il était né au Sénégal et qu'il connaissait parfaitement le dialecte des tribus du Sahara, en avait fait une bien dure expérience. Je voulais pourtant pénétrer dans le Sous, j'avais pris la résolution énergique de le visiter. C'est cette idée fixe qui me suggéra le projet d'aborder sur la côte du Sahara près du sud marocain et de me présenter aux indigènes comme un musulman étranger. Si, comme je l'espérais, j'étais accepté, je pourrais remonter vers le nord, traverser l'Ouad-Noun et le Sous sans attirer l'attention et atteindre finalement le Maroc par l'Atlas. Ce projet avait de plus l'avantage sur les précédents de m'éviter un double parcours. Enfin, j'avais un point de départ très favorable par la factorerie anglaise du cap Juby, qui, par ses relations avec les caravanes venant de l'Ouad-Noun, pouvait me faciliter les moyens de gagner le sud marocain. Toutes ces considérations réunies me décidèrent donc à prendre la voie du sud par le Sahara; et voilà comment, l'an passé, mon itinéraire tracé d'avance, et muni de lettres de recommandation du ministère des Affaires étrangères pour nos représentants au Maroc, je m'embarquais au Havre à destination des îles Canaries.

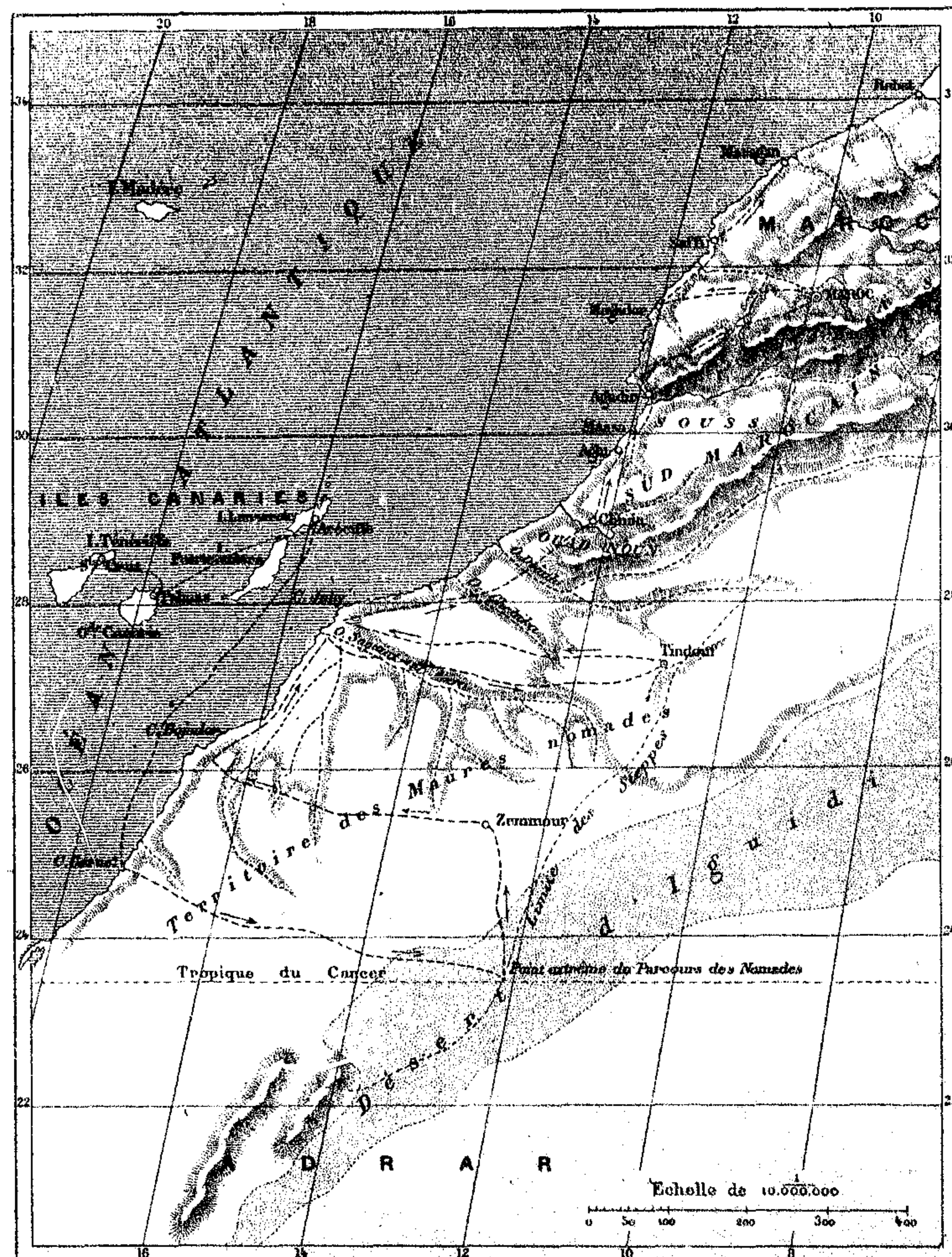
Je débarquai à Santa-Cruz de Ténériffe le 20 décembre 1886, après une traversée de dix jours. Quel délicieux contraste avec le climat européen! J'avais quitté la France en plein hiver, par un temps de pluie et de brouillard, et quelques jours après je me trouvais dans des campagnes en fleur et tout ensoleillées. La traversée avait été affreuse; dans le golfe de Gascogne notre steamer avait dansé comme un fétu de paille. Pendant deux jours nous avions filé quatre nœuds à l'heure. Au matin du dixième jour le ciel s'éclaircit tout à coup, la mer se calma comme par enchantement, et aux premiers rayons du soleil levant nous vîmes à l'horizon s'estomper de pourpre la cime du pic de Ténériffe.

Les îles Fortunées! c'est le seul nom qui convienne aux Canaries. Quant à moi, elles ont su tellement me captiver, que j'ai failli m'oublier sous leur ciel enchanteur. Aussi, lorsqu'on me demande quel est le pays où je voudrais vivre à l'étranger, je réponds aussitôt : « Aux îles Fortunées. — Aux îles Fortunées? Où donc se trouvent ces îles-là? — Oh! tout près de l'Europe, un peu au-dessous du Maroc, à une journée de navigation à peine de la côte stérile et barbare du Sahara occidental. Joli contraste, n'est-ce pas? Figurez-vous donc un bijou d'archipel où le thermomètre ne varie pas de toute l'année entre 20 et 28 degrés centigrades, où fleurit l'oranger et où mûrissent le coco et la banane; de petites îles faites à souhait et qui résument toutes les merveilles de la création. On y voit de jolies femmes au teint mat et aux grands yeux noirs, et la nuit on s'endort au bruit de la sérénade; on y voyage en voiture et en dromadaire; on y boit d'un certain vin de malvoisie qu'un duc de Clarence aima autrefois, dit la légende, jusqu'à en mourir, et l'on y vit pour rien. »

Le consul de France, baron de Chasseriau, qui habite les Canaries depuis de longues années, me donna des renseignements très précis sur la côte voisine. Connaissant la barbarie des Maures de la côte et la difficulté d'un voyage tel que celui que je projetais, il commença par me dissuader : « Depuis que je suis ici, me dit-il, j'ai très souvent appris la mort et la disparition de pêcheurs qui avaient abordé sur la côte d'Afrique, et la réputation de barbarie de cette contrée est telle que vous ne trouverez personne dans l'archipel qui veuille vous accompagner. » Je lui expliquai alors comment j'espérais, sous un déguisement, tromper les Maures et parvenir dans le sud marocain. Ma conviction, mes espérances, ma bonne foi, finirent par l'ébranler et il m'aida à mettre mon projet à exécution avec une courtoisie au-dessus de tout éloge. Il s'agissait pour moi de débarquer à la factorerie anglaise du cap Juby et de gagner le nord avec une caravane maure. La *North Western African Company*, propriétaire du cap Juby, possède un comptoir à las Palmas, dans la Grande Canarie. La factorerie correspond avec le comptoir au moyen d'une goélette qui appartient à la compagnie et qui fait le trajet toutes les semaines. Je comptais gagner le cap Juby au moyen de cette goélette. M. de

Chasseriau me donna des lettres pour toutes les personnes qui pourraient m'être utiles dans les autres îles de l'archipel, et il me procura du consul anglais une lettre particulière pour le *manager* du comptoir de las Palmas. Ensuite je quittai Santa-Cruz, emportant un souvenir des plus doux et de l'hospitalité reçue et de l'affabilité du consul et du chancelier, M. de Cabarrus.

Le 2 janvier 1887, je débarquai à las Palmas, la ville la plus importante de l'archipel et le siège du tribunal et de l'évêché des Canaries. Vue de la mer, las Palmas, avec ses terrasses et ses maisons crépies à la chaux, a tout à fait l'apparence d'une cité musulmane. L'illusion est complétée par une couronne de palmiers qui bordent la ville et lui donnent le plus bel air



Itinéraire de M. C. Douls.

oriental. Je reçus un accueil très cordial de notre agent consulaire et du docteur Chil, une des notabilités canariennes, qui a fait ses études à Paris. Le *manager* du comptoir anglais, à qui je fis part de mes projets, m'arrêta dès les premiers mots : « Il est absolument inutile, me dit-il, que vous songiez à entreprendre le voyage dont vous me parlez : vous ne réussirez pas. Autour de notre factorerie nous avons des Maures qui nous sont dévoués; mais à une journée de marche nous ne sommes plus en sécurité. Je connais tellement le fanatisme des Maures, que je vous prédis que vous n'irez pas à cent kilomètres de la côte sans être tué ou pillé. » Et comme je tâchais de le persuader : « On voit bien que vous ne connaissez pas les Maures; je fais des vœux pour que vous ne les connaissiez jamais. Devant votre résolution, je crois faire un acte de philan-

thropie en ne vous facilitant pas les moyens de gagner notre factorerie. » En face d'une telle déclaration, je n'avais plus qu'à me retirer, et c'est ce que je fis.

C'était une grande déception. La porte d'entrée sur laquelle je comptais était brusquement fermée devant moi et juste au moment où je parvenais au seuil. J'allai aussitôt aux informations. Le docteur Chil me conduisit au cercle et me présenta à tous les hommes de science de l'archipel. Tout le monde parut s'intéresser à moi; on me reçut avec cette courtoisie et cette affabilité toutes particulières aux habitants des Canaries, mais personne ne m'encouragea. Les renseignements que je recueillis furent vagues; on me conseilla toutefois en dernier ressort de m'aboucher avec les pêcheurs de l'île de Lanzarote qui fréquentent la côte.

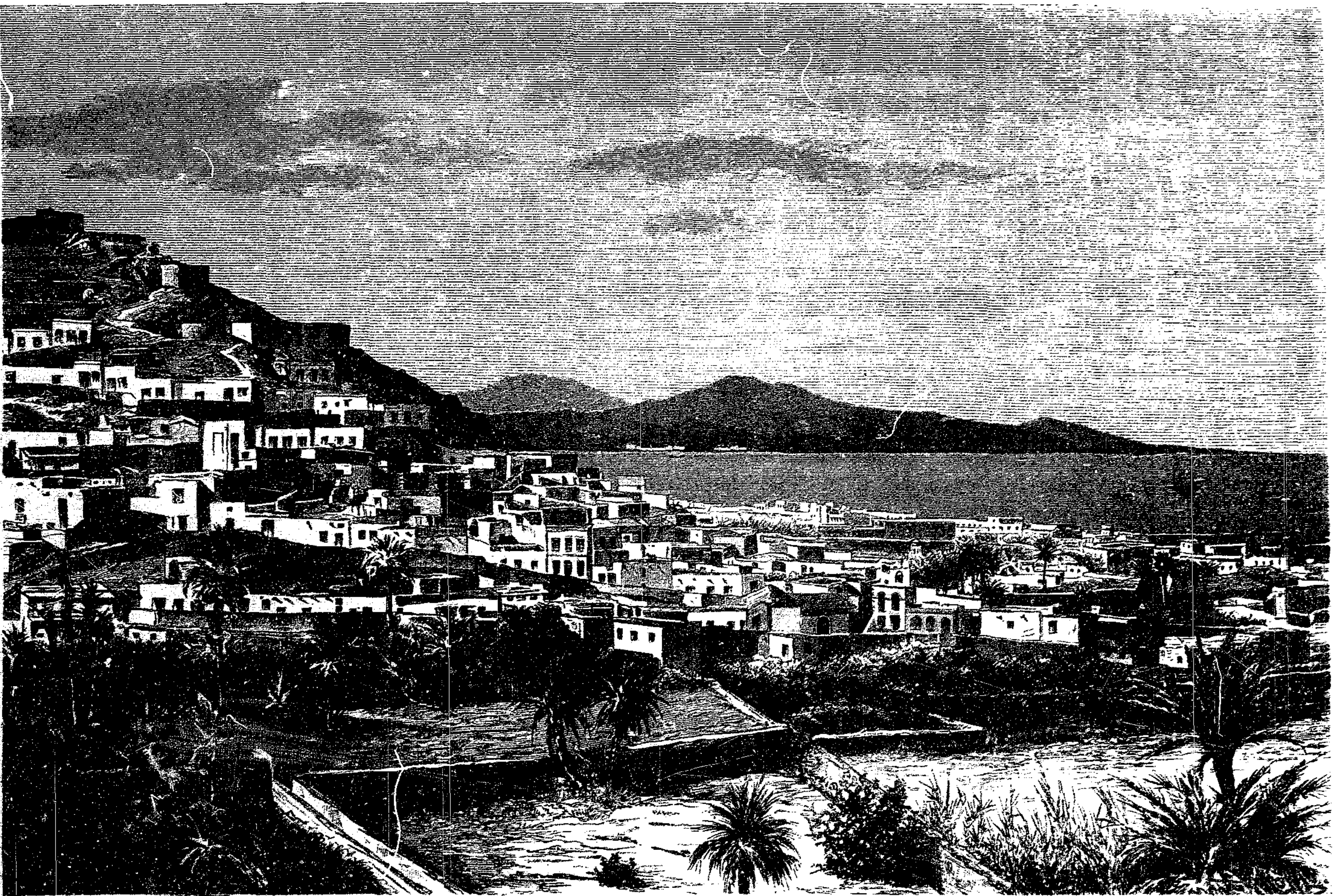
Le soir même je m'embarquai pour Lanzarote. La distance de las Palmas à cette île est de douze heures en vapeur. Je passai la nuit à me promener rêveur sur le pont. C'était une nuit obscure et le navire filait laissant derrière lui un sillage phosphorescent qui se déroulait comme un ruban de moire sur la surface sombre et calme de la mer. J'en étais arrivé à un de ces moments où une *résolution énergique et décisive* est nécessaire. Mon esprit surexcité outre mesure par des alternatives d'espérance, d'incertitude et de déception, devait reprendre tout son calme et son sang-froid par une résolution irrévocable. Je pesai toutes les considérations. Je fus longtemps perplexe; j'eus même un sentiment de vertige comme un homme qui, au moment de franchir un abîme, se sent défaillir. Mais ce ne fut qu'un éclair, et je ne tardai pas à recouvrer toute mon énergie. Aussi je pris la résolution absolue de me faire débarquer n'importe où sur la côte. J'avais espéré, il est vrai, en arrivant aux Canaries, passer par une porte ouverte : puisqu'on me la ferme, il est trop tard pour reculer, j'escaladerai la muraille.

A l'aube, mon esprit reposé par la décision que je venais de prendre et n'ayant plus à combattre des idées contraires, je me sentis allégé d'un grand poids. Je m'appuyai sur les bastingages, les yeux tournés vers l'orient, vers cette côte africaine que je ne voyais pas encore, mais de laquelle chaque tour d'hélice me rapprochait, et mon esprit rêveur se mit à supputer les événements qui allaient s'accomplir. Sûrement les diagnostics ne furent pas tristes, car les premiers rayons du soleil qui inondèrent tout à coup la surface de la mer me trouvèrent radieux et suivant avec intérêt les évolutions d'une bande de marsouins qui, semblables à des tritons, plongeaient et replongeaient en escortant le navire.

L'île de Lanzarote m'apparut bientôt avec ses côtes désolées et stériles. C'était comme un avant-goût du désert. Pas un arbre ne se détachait sur sa surface fauve. A l'horizon quelques collines de basalte dominées par la « montagne de Feu » révélaient l'origine plutonique de l'île, tandis que dans un coin les maisons crépies du village de San-Bartolomeo faisaient tache dans la monotonie du paysage. Nous ne tardâmes pas à atteindre Arécife, le port et la capitale de l'île. Arécife est un bourg de trois à quatre mille âmes. Les rues, pavées, *larges et tirées au cordeau*, sont bordées de maisons basses à terrasses et à volets verts. Lorsqu'on parcourt les rues, on croirait visiter une nécropole; les pas résonnent comme sous une voûte, et c'est à peine si au bruit des pas un volet se soulève de loin en loin, laissant ainsi soupçonner derrière les fenêtres closes l'existence de créatures humaines.

Je descendis à l'unique hôtel de l'île je crois, un hôtel italien tenu par un certain Fumagallo. Je rencontrai l'hôtelier au port; il m'annonça que j'étais le seul étranger à Lanzarote et qu'il y avait plusieurs années qu'on n'y avait vu de Français. Aussi il me demanda, en m'offrant ses services, quel était l'objet qui m'amenait dans l'île. Comme j'avais beaucoup de renseignements à prendre, je ne cherchai pas à lui cacher mon projet. Il se tourna aussitôt vers moi pour voir si je parlais sérieusement. Ma gravité ne lui laissa pas de doute. Nous continuâmes à marcher en silence; avant d'arriver à la porte de la *fonda* je le vis deux ou trois fois soulever les épaules de l'air de dire : « En voilà un original ! » A la *fonda italiana* on mangeait en famille; nous arrivâmes au moment du repas. Autour de la table, à côté de la patronne et des enfants, il y avait trois hôtes : le juge, un notaire et le colonel de l'armée territoriale. Pour jouir de l'étonnement général, l'hôtelier me présenta d'un air mystérieux en annonçant que je voulais me faire déposer sur la côte et abandonner au milieu des Maures. Tous se retournèrent avec étonnement. Mais, voyant un jeune homme qui n'avait rien d'extraordinaire ni dans son maintien ni dans l'expression de sa physionomie, ils se remirent à manger en souriant d'un air d'incrédulité. Pour les convaincre, il fallut que don Félix (c'était le prénom de l'hôtelier) répétât d'un air sérieux les termes de la présentation. Aussitôt on se serra pour me faire place; en vrai pays de pêche, la table était surchargée de plats de poissons; on poussa les plats et l'on m'offrit la place d'honneur. Le juge me dit que j'avais du courage; le colonel ajouta qu'il avait fait la campagne de Ceuta contre les Marocains et que je me ferais écharper; le notaire me déclara qu'il venait de publier un in-folio prouvant que Christophe Colomb avait, lors de la découverte, débarqué à San-Thomas, mais que plus que lui j'étais un bienfaiteur de l'humanité. Puis tout le monde choqua le verre pour me souhaiter la bienvenue.

Avec l'hôtelier pour cicerone je commençai aussitôt des démarches pour trouver des marins qui voulussent me conduire à la côte. La personne qui pouvait m'être le plus utile était le docteur Lorenzo Cabrera, que ses fonctions de délégué sanitaire mettaient en relation continuelle avec les pêcheurs. J'avais justement une lettre pour lui. J'allai le trouver. Le docteur Cabrera était une massive personne à la figure sympathique, mais extrêmement myope. Quand je lui eus expliqué le but de ma visite, il se rejeta en arrière dans son fauteuil, essuya ses lunettes, toussa et, posant ses



Las Palmas (voy. p. 179). — Dessin de J. Girardet, d'après une photographie communiquée par M. le docteur Verneau.

larges mains sur son ventre : « Je suis né, commença-t-il, dans cette île et j'y ai vécu la plus grande partie de ma vie. Du centre de l'île, par un temps clair, on aperçoit la côte d'Afrique. Eh bien, depuis notre enfance nous sommes élevés dans la crainte de cette côte. Les pêcheurs qui fréquentent ces parages reviennent toujours avec des histoires effrayantes. Quand on s'approche près de terre, on aperçoit des êtres à face humaine avec de longs cheveux, vêtus de peaux, armés de poignards et de fusils, et postés sur des rochers à l'affût du chrétien. Bien des fois des goélettes sont revenues avec un ou deux pêcheurs en moins, et quand on interrogeait les camarades, ils répondaient d'un air lugubre : « *Los Moros, todavía los Moros!* » Et ce nom de Moros est devenu pour nous un épouvantail. Voilà pourquoi je ne puis vous conseiller d'aller voir les Maures. — Monsieur, lui répondis-je, vos craintes sont justifiées; mais moi, qui connais les Arabes et les sentiments des musulmans, je n'ai pas les mêmes raisons de partager vos craintes. Croyez-moi, jamais ils ne tueront un homme qui se présentera comme un frère, et, si barbares qu'ils soient, ils respecteront un étranger musulman. Ma résolution est arrêtée et bien arrêtée, et je voudrais vous faire partager la conviction que j'ai en l'heureuse issue de mon entreprise. »

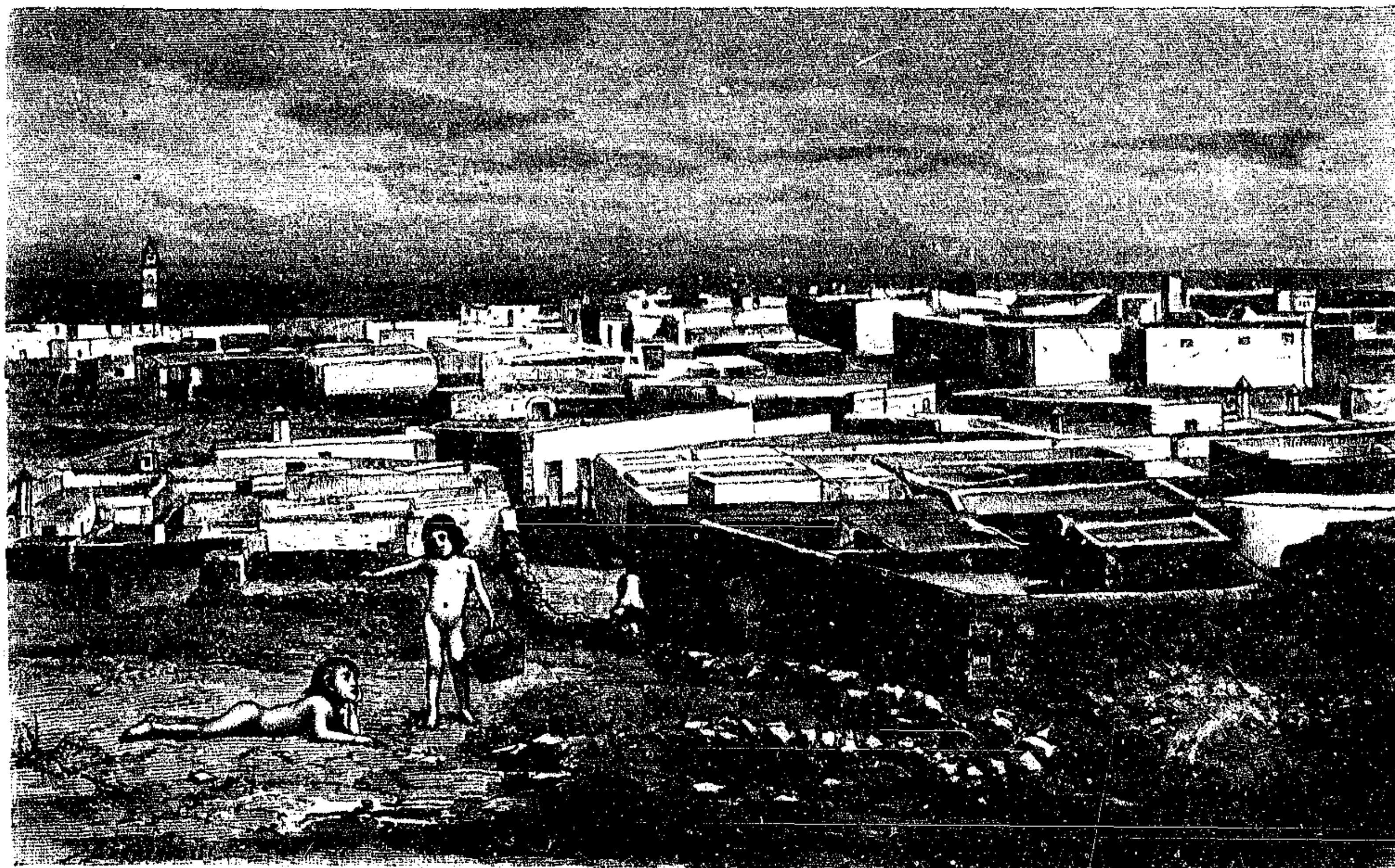
Le docteur Cabrera n'était pas entêté; il parut se rendre à mon raisonnement. Nous parlâmes alors des moyens de transport. Toutes les goélettes de pêche étaient dehors, mais dans le courant de la semaine deux d'entre elles devaient rentrer dans le port. Aussitôt arrivées, le docteur préviendrait les patrons et me mettrait en rapport pour traiter du passage. Nous nous quittâmes enchantés, moi le remerciant de ses services, lui m'assurant de l'intérêt tout particulier qu'il me portait déjà.

Effectivement deux jours après rentra la goélette *Carmita*, un des deux bateaux annoncés. Dès son arrivée, j'eus une entrevue avec le patron et le docteur Cabrera. Je fis part au pêcheur de mes projets de voyage et de la manière dont je voulais m'y prendre pour arriver à mon but. Il me laissa parler sans m'interrompre, un froncement de sourcils seul dénotait l'intérêt qu'il prenait à mes paroles. Quand j'eus fini, il me frappa doucement sur l'épaule et me dit d'une voix brève : « C'est impossible. » Et comme je faisais un geste de dénégation : « Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Voyez-vous, je vous porte déjà de l'intérêt : vous êtes jeune, vous êtes Français, mon père était un vieux soldat de l'empire; je ne veux pas avoir un crime à me reprocher. Si vous débarquez sur la côte, vous serez pris, dépouillé et très probablement mis à mort. — Mais..., interrompis-je. — Je vous en prie », et en parlant il mettait sa grosse main calleuse sur mon épaule, « vous me donneriez des piastres et des carolus, ce serait inutile, je ne vous conduirais pas. » Je vis qu'en effet tout était inutile devant une volonté si bien arrêtée, et, sans lui cacher un mouvement de dépit, je serrai la main qu'il me tendit en prenant congé de moi.

J'étais anéanti. Quoi! en face de cette côte que j'apercevais presque et vers laquelle tendaient tous mes désirs, je rencontrais de si grands obstacles! Un bout de mer à franchir, et rester sur la plage impuissant! toucher le but de la main, et, véritable supplice de Tantale, voir le but reculer! oh! devrais-je traverser l'Océan sur une simple planche, je le traverserai, car j'ai confiance, j'ai foi en mon étoile, et quelque chose me dit dans le fond de mon âme que je réussirai. Mais comment convaincre tous ces incrédules? Non seulement on ne me croit pas, mais on se fait des scrupules de conscience de m'encourager. Trouverai-je enfin un homme qui n'écoutera que son intérêt personnel? Certes, en ce moment, mon idéal était un individu qui ne discuterait que du prix du passage.... Comme je parcourais les rues d'Aréciffe en faisant ces amères réflexions, je rencontrai par hasard un négociant indigène qui possédait un canot de plaisance. Je lui demandai s'il voulait louer sa barque et me procurer deux pêcheurs pour gagner la côte. Il me regarda comme on regarde un fou. Puis se ravisant : « Dame! ça m'est égal, combien voulez-vous payer? » Je poussai un cri de joie : plus heureux que Diogène, j'avais trouvé mon homme. Je partis radieux en lui disant de recruter les pêcheurs, que nous nous arrangerions au dernier moment. Le soir, comme je me disposais à me coucher, j'entendis frapper à la porte de ma chambre, et je vis entrer en même temps le délégué sanitaire, la face congestionnée et tout essoufflé par une course rapide : « Ah çà! s'écria-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, dites-moi si c'est vrai? — Mais quoi? lui demandai-je ébahi. — Quoi? Mais on m'a affirmé que vous songiez à partir dans cette coque de noisette qui se balance dans le port. Mais c'est de la folie, vous ne savez pas qu'au moindre vent vous chavirerez! Je parie que vous n'atteindrez pas deux milles du port sans avoir été jeté à l'eau! Et c'est avec une pareille coquille que vous voulez faire deux jours de navigation! — Mon cher monsieur, lui répondis-je, je vous remercie extrêmement de votre sollicitude. Mais j'ai pris la résolution irrévocable de gagner à tout prix la côte d'Afrique. Lors de ma première visite, je vous ai fait part de ma conviction, je veux donc partir. Aujourd'hui nous n'avons pu décider le patron de la goélette à m'emmener; irrité de ce refus et des menaces de dangers dont on me parle depuis que je suis aux Canaries, je suis arrivé à un moment où je ne puis plus ajourner ma décision et je préfère les dangers eux-mêmes à cette apparence qui me lance dans des incertitudes intolérables. — Mais, *por Dios!* patientez un jour ou deux, répliqua mon interlocuteur d'un air soucieux; demain arrivera probablement l'*Adelaïda* et je vous promets de faire tout mon possible pour décider le patron à vous conduire. » Sur cette déclaration, je lui promis de patienter encore, et nous nous séparâmes tous deux plus rassurés.

Le lendemain au soir, arriva la goélette *Adelaïda*. Le patron, qui se nommait don Camilio, vint me faire

une visite en compagnie de son second. Le délégué sanitaire avait dû le mettre au courant de mes projets, car aussitôt il me dit qu'il se tenait à ma disposition. « Dans quelques jours je devais aller, ajouta-t-il, à la pêche du côté du rio de Oro et du cap Blanco : puisque c'est votre direction, je devancerai le départ de deux ou trois jours. » Après plusieurs questions auxquelles il fit une réponse satisfaisante, nous nous quittâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain. Le jour suivant il revint me voir, accompagné toujours de son second, un jeune pêcheur à la figure sympathique et intelligente : « Pour le prix de fret, commença-t-il aussitôt, je me suis arrangé avec M. le délégué sanitaire, qui m'a dit être chargé par vous de traiter à ce sujet. Maintenant il s'agit de savoir où vous voulez débarquer. On m'a dit que vous vouliez vous déguiser et aller comme mahométan avec les Maures; vous savez, là-dessus je ne m'y entends pas beaucoup; puisque vous croyez réussir, c'est bien. Tout ce que je puis faire, c'est vous conduire. Si cela vous est égal, nous débarquerons au cap Bojador, qui est un point d'atterrissement favorable et très fréquenté des Maures. Mais avant de partir réfléchissez, car il ne faut pas avoir peur au dernier moment, quand vous verrez ces sauvages avec leur poignard et leur tête de bête fauve. » Je souris en lui tendant la main : « Ne craignez rien, conduisez-moi, et si j'ai peur, en tout cas on ne s'en apercevra pas. » Le marin, un peu ému de ma confiance,



Aréciffe de Lanzarote. — Dessin de Girardet, d'après une photographie communiquée par M. Alluaud.

serra fortement la main que je lui tendais, en me disant : « *Por Dios!* vous êtes un brave garçon et je serais bien triste si ça tournait mal par là-bas. » Puis les pêcheurs sortirent en m'annonçant que nous partirions le surlendemain au soir.

Je fis aussitôt mes préparatifs. J'écrivis au consul de France des Canaries pour lui annoncer mon départ. Je lui donnai ensuite des instructions particulières pour le cas où il apprendrait que je serais prisonnier, ou que mon voyage aurait un dénouement fatal. Je pris congé de lui en promettant de lui donner de mes nouvelles sitôt arrivé au Maroc, c'est-à-dire au terme de mon voyage. J'écrivis aussi au ministre des Affaires étrangères ainsi qu'à MM. Féraud, ministre de France à Tanger, et Lacoste, consul à Mogador. Je me recommandai à leur bienveillance et les priai d'user de leur influence auprès du gouvernement marocain dans le cas où il se présenterait des difficultés durant le cours de mon exploration. Après avoir de même adressé mes adieux à mes parents et à mes amis, je ne m'occupai plus que de mon départ.... Mes préparatifs furent bientôt terminés : voulant voyager comme *tagère* (négociant musulman), je fis fabriquer deux petites caisses en bois avec des poignées en cordes, dans lesquelles je mis les marchandises que j'étais censé vouloir vendre. Je me travestis en Marocain et m'embarquai dans les premiers jours de janvier, un lundi soir, vers quatre ou cinq heures, accompagné d'une partie de la population, que cet événement intéressait, et du docteur Cabrera, de la bienveillance duquel j'obtins la permission de laisser aborder le bateau sur la côte d'Afrique.

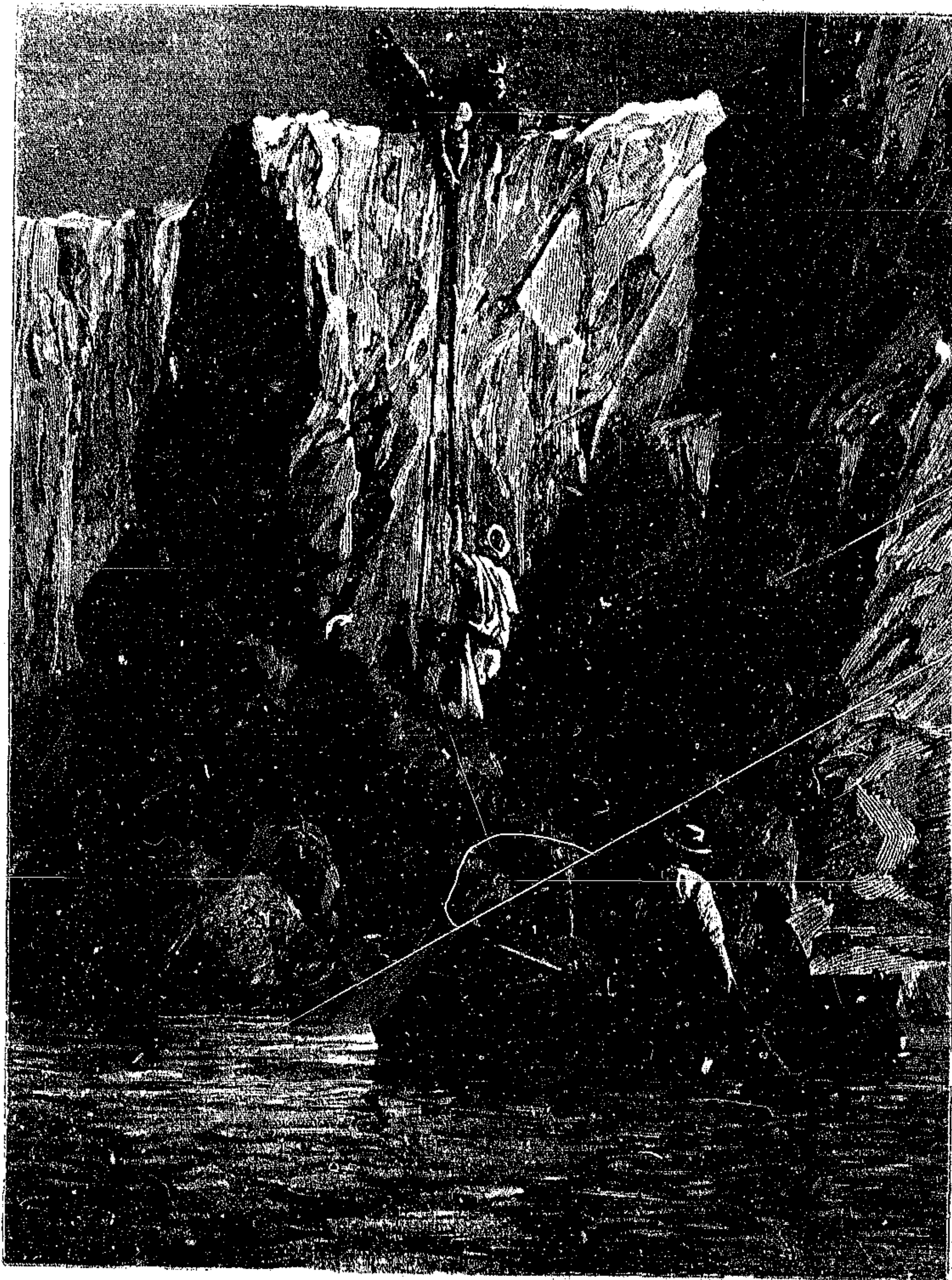
Quelques instants après, la goélette leva l'ancre, et, un

vent favorable s'étant levé tout à coup, les voiles se gonflèrent et nous filâmes rapidement dans la direction du cap Bojador. Debout à l'arrière du navire, je regardais décroître peu à peu l'île Lanzarote; quand la silhouette d'Aréciffe fut sur le point de disparaître dans le crépuscule, j'agitai une dernière fois les pans de mon burnous, et c'est ainsi que je fis mes adieux à la civilisation.

II

En route pour l'Afrique. — La goélette *Adelaida*. — Mon débarquement. — Entre l'Océan et le Désert. — Ma rencontre avec quatre Maures. — Je suis pris, dépouillé, maltraité et emmené comme esclave. — Ma première nuit dans le Sahara.

Le vent se maintint toute la nuit. La goélette, toutes

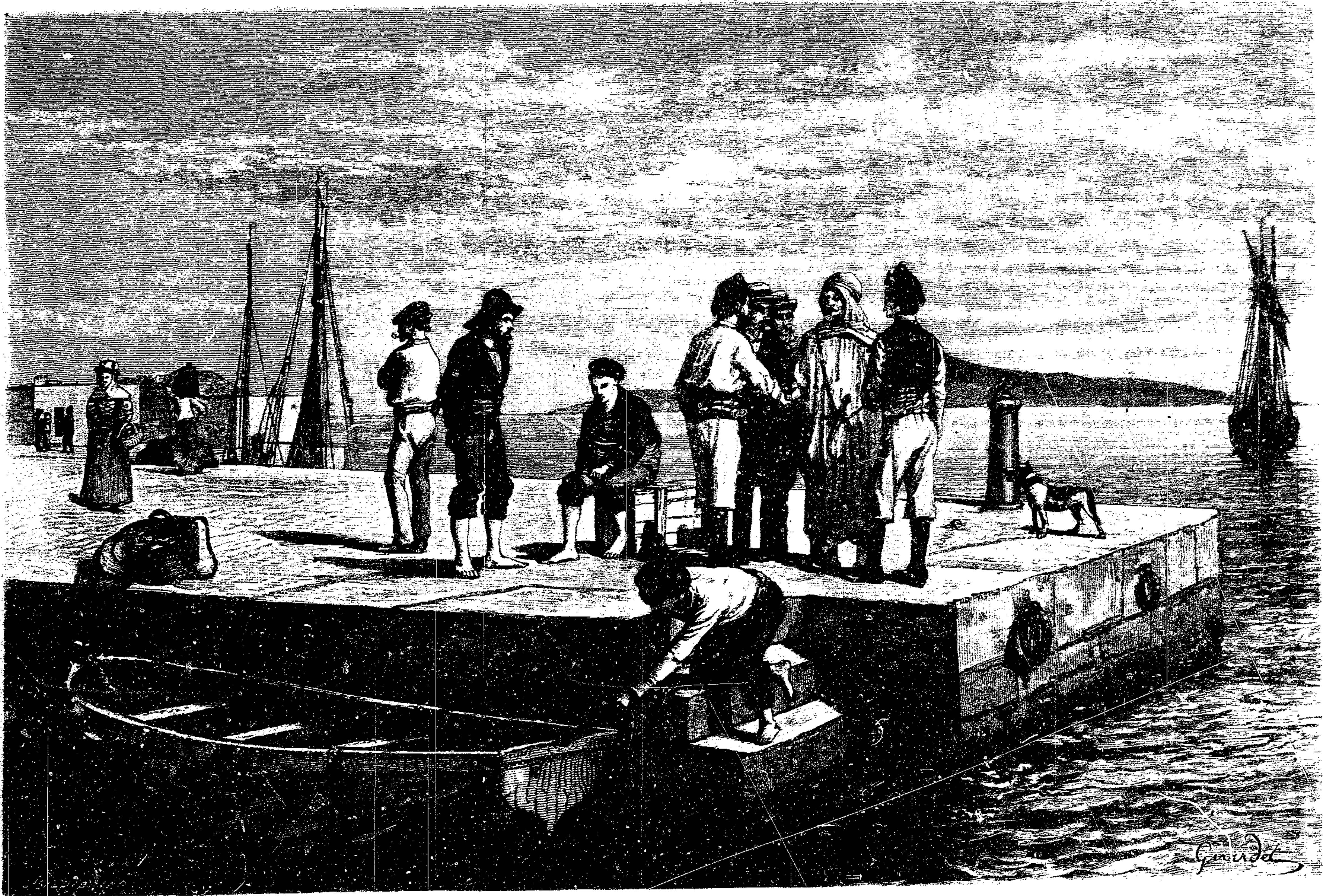


Mon ascension de la côte du Sahara (voy. p. 186). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

voiles au vent, pareille à un gigantesque albatros, filait avec rapidité sur la surface tranquille de la mer, qu'elle semblait effleurer à peine. La nuit était douce et calme et la brise arrivait chargée du parfum qu'elle avait emprunté aux jardins en fleurs de l'Orotava et de las Palmas. Mon esprit était dans une telle quiétude que, subissant l'influence d'un semblable milieu, je me couchai sur le pont, enveloppé dans mon burnous, et passai la nuit à contempler le ciel étoilé et d'une limpidité sans égale.

Nous naviguâmes la journée suivante continuellement en vue de la côte. Les pêcheurs déclarèrent que si le vent ne changeait pas, nous arriverions le soir même en vue du cap Bojador.

L'*Adelaida* était une petite goélette de trente-cinq tonnes, semblable à tous les bateaux de pêche des Cana-



Adieux à la civilisation (voy. p. 187). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

ries : longue, étroite, à la manœuvre facile, avec une cale pour les poissons et une cabine séparée en deux à l'arrière où les pêcheurs s'entassent pêle-mêle sur leurs hardes pour dormir. Lorsqu'on voit pour la première fois une de ces cabines de quelques pieds carrés à peine, on se demande comment il est possible que quinze ou vingt hommes trouvent une place suffisante pour se coucher. Mais quand on les a vus installés, on est émerveillé. Ils s'enchevêtrent les uns dans les autres pour ne pas perdre le plus petit espace, et pendant la nuit, si l'on regarde dans une de ces cabines, on voit un entrelacement de bras, de jambes et de têtes du plus singulier effet. A bord de l'*Adelaida* trente-trois pêcheurs dormaient dans deux cabines de trois mètres carrés chacune. Le patron seul avait une couchette, ménagée dans la cloison, au-dessus des autres pêcheurs.

Dans la soirée nous arrivâmes en effet en vue du cap Bojador; mais le crépuscule était déjà venu, et, la nuit avançant à grands pas, il nous parut impossible d'atterrir le soir même. « Nous allons louvoyer toute la nuit, me dit le patron, et demain matin à la pointe du jour nous aborderons. »

Une partie de la nuit se passa à causer. Don Camilio m'avait cédé sa couchette, et dans la cabine, éclairée par une lampe fumeuse, une douzaine de pêcheurs couchés pêle-mêle au-dessous de moi me parlaient des Maures et de leur férocité. Il était dit que jusqu'au dernier moment on agiterait devant mes yeux le spectre de la barbarie. Mais l'habitude familiarise avec tous les épouvantails, et l'on m'avait tant conté d'histoires de brigands depuis quelques jours que j'étais rebelle à toute émotion.

« Il y a quarante ans, me disait un vieux marin qui paraissait être le doyen du bateau, il y a quarante ans que je pêche dans cette région. Quelquefois j'ai abordé, mais j'ai toujours veillé à ce qu'il n'y eût pas de Maures en vue. Plusieurs de mes camarades ne sont jamais revenus à bord. Un jour, de la barque j'ai vu massacrer sur la côte deux de mes compagnons qui avaient été à la recherche d'eau douce. Une autre fois, un de mes camarades, qui était monté sur une falaise pour examiner une voile à l'horizon, y fut surpris et précipité sur des rochers, où il s'écrasa. Quant aux naufragés, nous n'en entendons plus parler.... Quel âge avez-vous? me demanda-t-il tout à coup. — Vingt-deux ans », lui répondis-je. Alors, se retournant vers les autres pêcheurs : « *Por Dios, es un niño!* (Mon Dieu, c'est un enfant!) » et s'adressant à moi en se signant : « Que le bon Dieu et la Vierge Marie vous accompagnent, mon fils! »

Au matin, dès que l'aube parut, nous examinâmes plus attentivement la côte. Pendant la nuit le vent s'était levé avec force, poussant malgré la manœuvre le navire sers le sud, de sorte qu'aux premiers rayons du soleil nous nous trouvions à une très grande distance du cap Bojador. Remonter vers le nord, il ne fallait pas y songer : avec le vent contraire nous aurions employé deux jours à atteindre le point où nous nous trouvions la veille au soir, et les pêcheurs étaient trop avares de leur temps pour le perdre en courses inutiles. Ils avaient hâte de commencer la pêche pour être de retour à Lanzarote aux fêtes du carnaval, et je les avais éloignés de leur route.

Que faire? Je n'avais plus qu'à me faire déposer; il ne m'était plus possible de reculer, à tout prix il fallait débarquer.

Nous continuâmes, vent arrière, à longer la côte, à l'affût d'un point de débarquement favorable. Ce qui me rassurait, c'est que la région paraissait habitée; de loin en loin, sous un soleil resplendissant, des troupeaux de dromadaires paissaient, s'avançant lentement vers le sud, tandis que l'horizon, âpre, borné par des collines sauvages et sans végétation, s'étendait et se confondait dans le lointain avec les dunes du rivage. Au bout d'une heure nous atteignîmes un promontoire. Des récifs se détachaient de la côte et surplombaient la mer. Le navire pouvait s'approcher de quelques encablures des falaises. Les pêcheurs venaient de reconnaître Garnet Cap, situé à égale distance du cap Bojador et du rio de Oro. On jeta aussitôt l'ancre. La barque de bord fut mise à l'eau, et, après avoir serré la main à tous les pêcheurs, je pris place sur le banc de l'esquif avec le second et quatre marins. Quelques minutes après, nous arrivions au pied des falaises. Les rochers s'élevaient perpendiculairement à une dizaine de mètres. Deux marins et le second, emportant une corde, s'aidèrent des anfractuosités des rochers et escaladèrent la paroi granitique. Quand ils furent sur la plate-forme, ils consultèrent les environs et, n'apercevant aucun être humain, ils déroulèrent la corde, dont l'extrémité tomba dans la barque. Aidé des deux pêcheurs qui gardaient l'esquif, j'attachai les caisses, qui furent hissées successivement au haut des rochers. Lorsque la corde descendit pour la troisième fois, je l'attachai autour de mes reins, et, m'en étant fait une ceinture solide, je me sentis enlever à un signal donné; c'est ainsi que je fis l'ascension de la côte du Sahara. Pour parer à toute éventualité, les pêcheurs avaient voulu que j'emportasse une corbeille de provisions; cette corbeille restait encore dans la barque, nous l'enlevâmes de la même manière, et ce n'est que lorsque tout fut bien rangé là-haut sur les rochers que mes compagnons songèrent à s'en aller. Avant de me quitter ils voulurent m'embrasser, et ce n'est pas sans émotion que je leur rendis l'accolade. Je leur donnai à chacun un bakchich, et, après m'avoir comblé de vœux et de bénédictions, ils descendirent à leur barque, qui se dirigea rapidement vers la goélette.

J'étais sur la terre d'Afrique, en plein Désert, seul et isolé sur le territoire d'un peuple barbare et fanatique, abandonné sur une côte inhospitalière où les chrétiens sont massacrés.

En me trouvant seul tout à coup sur cette côte déserte, ma première impression ne fut pas celle de l'effroi. Je n'avais pas conscience du danger auquel je m'exposais, j'étais jeune et j'avais confiance en ma bonne étoile.

Quelque chose me disait dans le fond de mon être que je ne perdrais pas la vie dans cet aventureux voyage. Du reste j'avais trop ardemment désiré le moment où je me trouverais sur cette côte, pour avoir une appréhension sérieuse; tout au plus ressentais-je un vague sentiment d'inconnu qu'augmentaient la solitude et le milieu sauvage dans lequel je me trouvais. Je m'assis sur les rochers qui surplombaient la mer, et en face de ces deux immensités qui frappent le plus le cœur de l'homme, l'Océan et le Désert, je restai un moment pensif et rêveur. J'étais dans un de ces moments solennels qui sont marqués d'une pierre blanche ou noire dans une existence humaine. En quelques heures, ma destinée venait de changer : hier c'était la vie calme, égale et douce, la civilisation avec ses attraits; aujourd'hui c'étaient des périls et des dangers à affronter, c'était la barbarie avec tout son cortège de maux et d'atrocités. Et ce changement s'était opéré d'une manière si brusque, sans transition d'aucune sorte, que, comme je l'ai dit, ma première impression en me voyant seul sur ce rocher dominant la mer ne fut pas celle de la crainte, ce fut plutôt celle de l'étonnement. Il ne m'était pas possible d'analyser mes sentiments, et pourtant j'éprouvais cette sensation âpre et douce, cette sorte d'ivresse agréable et pénible à la fois qu'on ressent dans les grandes commotions de l'âme.

Maintenant la goélette, les voiles gonflées et emportée par le vent, fuyait devant moi. Je la considérai quelques instants. Je sentais tous les regards des pêcheurs dirigés vers le rocher que je dominais. Il était encore temps, je n'avais qu'à faire un signe, et ces braves marins auraient accouru pour m'arracher à ce qu'ils croyaient la mort. Mais je n'y songeai pas, et mes yeux rêveurs continuèrent à fixer ce point blanc



Le troupeau de dromadaires. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

qui disparaissait presque à l'horizon. Encore quelques minutes, et le dernier vestige de la civilisation aurait disparu à mes regards.

M'arrachant tout à coup à ces pensées, je jetai les yeux autour de moi. C'était bien le désert dans toute sa stérilité. Sur un sol siliceux et couvert de pierres quelques maigres broussailles traînaient çà et là leurs branches rabougries, tandis que l'horizon se perdait vers l'orient dans une succession de collines sans fin. Vers le nord un troupeau de dromadaires s'avançait. Je me décidai à marcher à la rencontre des Maures.

Je dissimulai derrière une grosse pierre mes caisses et la corbeille de provisions. Je me débarrassai ensuite de mon turban et, mettant mon revolver dans le capuchon de mon burnous et un poignard à ma ceinture, je me dirigeai résolument vers le nord.

Je ne tardai pas à croiser le troupeau de dromadaires. Un petit esclave les menait paître. Je regardai de tous côtés si quelque Maure n'était pas dans les environs. Mes regards ne rencontrèrent que ce petit négrillon, qui, nu comme un ver, me fixait de ses grands yeux effarés. Je m'avançai vers lui, et l'interpellant en arabe, je lui fis signe que je désirais lui parler. Il faut croire que jamais il n'avait vu d'homme de mon apparence, car, dès que je fis mine d'aller vers lui, il se mit à fuir en poussant des cris de frayeur. Je traversai le troupeau; sur mon passage les dromadaires cessaient de manger et me regardaient avec étonnement; quelques-uns même fuyaient à mon approche.

Je continuai ma marche; au bout d'une couple d'heures je rencontrai deux nouveaux troupeaux de dromadaires, toujours gardés par des esclaves. Auprès de ceux-ci je n'eus pas plus de succès, et mes appels ne réussirent qu'à les mettre en fuite.

Je l'ai su depuis : la frayeur que je produisais sur mon passage et que je ne m'expliquais pas sur le mo-

ment, avait pour cause mon visage et surtout mes vêtements blancs. Les habitants du Désert, par suite de la pénurie d'eau, ne font en effet usage que de cotonnades de couleur foncée.

Enfin, après une longue course, brûlé par le soleil, mourant de soif, tombant de fatigue, j'étais sur le point de m'affaisser sur le sol pour reprendre haleine, lorsque j'aperçus au loin quatre Maures. Leur vue me raffermit et je me hâtai d'aller à leur rencontre. Deux de ces Maures étaient des jeunes gens, les autres étaient d'un âge mûr. Vêtus de peaux de bêtes, à moitié nus, une longue et épaisse chevelure répandue sur leurs épaules, le poignard au côté et un fusil à la main, ils s'avançaient, parlant avec animation et fortement intrigués par mon apparition.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à une courte distance, ils s'arrêtèrent tous quatre. Je m'avançai vers celui qui me paraissait le plus âgé et lui tendant la main je lui souhaitai à la manière arabe « la paix de Dieu ». Il ne me tendit pas la sienne, mais il se recula d'un pas avec une sorte d'effroi, comme s'il s'était trouvé en présence d'un fauve, et, me regardant d'un œil mauvais il saisit vivement son arme. Sans me déconcerter je réitérai mon salut et lui demandai des renseignements sur le chef de la tribu et son nom.

Les quatre Maures me regardaient comme des chiens en arrêt, et dans leurs yeux sauvages je pus lire tour à tour les sentiments divers qui agitaient leur âme : d'abord leur étonnement en m'entendant parler; leur doute et puis leur conviction que j'étais un chrétien à mon apparence; enfin leur désir de me piller et de me tuer.

« Qui es-tu? me demanda brusquement celui à qui je m'étais adressé.

— Mon frère, lui répondis-je avec douceur, je suis un esclave de Dieu, marchand algérien, que les décrets de Notre Maître ont jeté sur cette côte. » A ce moment le plus jeune des Maures, qui me regardait du coin de l'œil, avisa le chapelet musulman que j'avais autour du cou et s'approchant il le prit entre ses mains et l'examina. Puis, d'un mouvement rapide et avant que j'eusse pu l'en empêcher, il me l'enleva et s'enfuit en disant : « Oh! que ton chapelet est beau! laisse-moi le voir! » Cependant un autre Maure s'était aperçu du relief produit par le revolver dans le capuchon de mon burnous : il le saisit vivement, le retira de sa cachette et, l'examinant avec curiosité, il m'en demanda l'usage.

Outré de ce sans-gêne, je me précipitai pour le saisir en lui criant :

« Que t'importe! Par la tête d'Allah, réponds donc à ma première demande! »

La réponse ne vint que trop vite. Je me sentis tout à coup violemment saisi par derrière et terrassé. Le plus âgé des Maures, qui se nommait Mohammed el-Medhi, posa son pied sur ma gorge, tandis que les autres me ligotaient; et comme sous cette brutale pression la respiration me manquait et que je faisais des efforts désespérés pour me dégager, un autre de mes agresseurs tira son long yatagan et avec la poignée me frappa violemment sur la bouche. Le choc me cassa deux dents et fit jaillir le sang avec abondance. La douleur me fit presque perdre le sentiment.

Je fus aussitôt dépouillé de mes vêtements. Je portais un large pantalon algérien en étoffe et serré à la taille; comme les Maures avaient de la difficulté à le tirer, ils le déchirèrent sur moi avec leur poignard. Je m'étais fait fabriquer à Lanzarote une ceinture de cuir pour y mettre mon argent et l'appliquer sous mes vêtements sur la peau. En me dépouillant, les Maures virent cette ceinture; après avoir de même lacéré la chemise sur mon corps, l'un d'eux appliqua la lame de son poignard entre la peau et la bande de cuir, et, au risque de me blesser grièvement, il la cassa sous la pression. En ce moment passait une Mauresque avec ses deux petits enfants, se rendant à la tente voisine. Elle accourut sur le lieu de la scène et, apercevant l'argent répandu sur le sol et les Maures qui le ramassaient avidement, elle se mit de la partie. Il y eut une dispute entre mes assaillants et la nouvelle arrivée, qui poussait les hauts cris. Ce furent ces cris qui attirèrent son mari, un nommé Ibrahim ould Mohammed. Lorsque la razzia fut complète et qu'il ne resta plus rien à enlever, on m'aperçut gisant inerte sur le sable. Les premiers Maures étaient d'avis de me jeter à la mer. Ibrahim voulait au contraire m'emmener comme esclave. Il y eut une seconde discussion, plus sérieuse que la première, car les quatre Maures agresseurs étaient intéressés à faire disparaître la victime. Ils se disaient avec raison que, si l'on m'amenait au campement, on m'interrogerait sur la somme que je possédais et l'on exigerait un partage entre tous les membres de la tribu. Moi disparu, personne ne savait combien on m'avait enlevé. Heureusement Ibrahim, par ses arguments et par l'influence dont il paraissait jouir, fit lâcher prise à ses compagnons et me conduisit à sa tente, qui était tout près. Comme j'étais complètement nu, on me rendit la chemise et le pantalon en lambeaux.

Les tentes des nomades, tissées en poil de chameau, de couleur foncée et très basses d'ouverture, se confondent avec le sol et ne se distinguent qu'à une courte distance. C'est dans une de ces tentes que je pénétrai en me baissant. Brisé par la fatigue et la douleur, je m'affaissai sur la natte de jonc qui couvrait le sol. « A boire! » demandai-je aussitôt. J'avais la bouche en feu. « Eliazize, donne à boire au chrétien », commanda Ibrahim. Du fond de la tente sortit alors une fillette d'une douzaine d'années, presque nue et portant entre ses mains un vase en bois rempli d'une eau saumâtre et boueuse. Elle approcha le vase de mes lèvres et je bus avec avidité.... Cependant le bruit s'était répandu dans le campement de l'arrivée d'un chrétien. A chaque instant un Maure arrivait à l'ouverture de la tente, le fusil à la main. Il saluait et embrassait les Maures présents en les traitant de « frères », et s'asseyait à leur côté de manière à former un cercle dont j'occupais le centre. Ce fut alors une série de ques-



Le voyageur est dépouillé et menacé de mort. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

mari, elles touchaient ma peau pour s'assurer que ma constitution physique ne différait pas beaucoup de celle des habitants du Sahara. En même temps elles me faisaient les questions des plus indiscrètes au milieu de grands éclats de rire. Comme j'écoutais anxieusement les bruits extérieurs, une d'elles me fit signe du bout du doigt de garder le silence :

« Et surtout ne sors pas, car ils veulent te tuer. »

Et elle accompagnait ces paroles d'une mimique des plus expressives en passant la main sur la gorge.

Vers quatre heures mon hôte rentra dans la tente en m'annonçant que j'étais captif jusqu'à ce qu'il fût possible de savoir si j'étais chrétien ou musulman. Comme nous étions en hiver, quelques instants après vint l'heure de la prière du coucher du soleil. Un Maure se plaça au milieu du campement et d'une voix forte cria, en se tournant vers les quatre points cardinaux :

« O mes frères, voici l'heure de la prière. Proclamons tous que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète. Dieu est le plus grand, ô mes frères, prions Dieu. »

« Viens prier », me dit Ibrahim. Je le suivis au milieu du rhiâm. Les nomades, avec leur face voilée, arrivaient lentement, silencieux et sombres. Puis ils se rangeaient debout sur la même ligne, attendant recueillis le moment de l'ablution. Dans le Sahara, à cause de la pénurie d'eau, les musulmans font leurs ablutions avec le sable. Cette observation rituelle consiste à prendre du sable entre les doigts et à en frotter successivement les mains, les bras et la figure. Ils étaient tous tournés vers l'orient. Je me plaçai derrière eux. L'imam (le prêtre) fit l'imposition des mains, puis cria d'une voix puissante :

« Dieu est le plus grand; gloire à Dieu !... »

Il récita ensuite en psalmodiant le *Fâtiha*, qui est le premier chapitre du Coran. Les Maures suivaient à voix basse. Puis ils s'inclinaient et se prosternaient tous la face contre terre, en disant : « Dieu est le plus haut : Dieu seul est grand. »

Ce spectacle au coucher du soleil et au bord de l'Océan était fort imposant. Ces Maures à l'aspect farouche qui priaient avec ferveur; cet horizon qui se confondait au loin avec le sable du désert et les nuages empourprés; cette solitude, ce calme qui régnait dans l'air, tout dans son ensemble avait quelque chose de grand et de majestueux. Plusieurs nomades, à cause de la fraîcheur du crépuscule, s'étaient revêtus de leur grand manteau de laine, et lorsqu'ils levaient les bras vers les cieux, dans leur pieuse attitude ils ressemblaient à des religieux officiant.

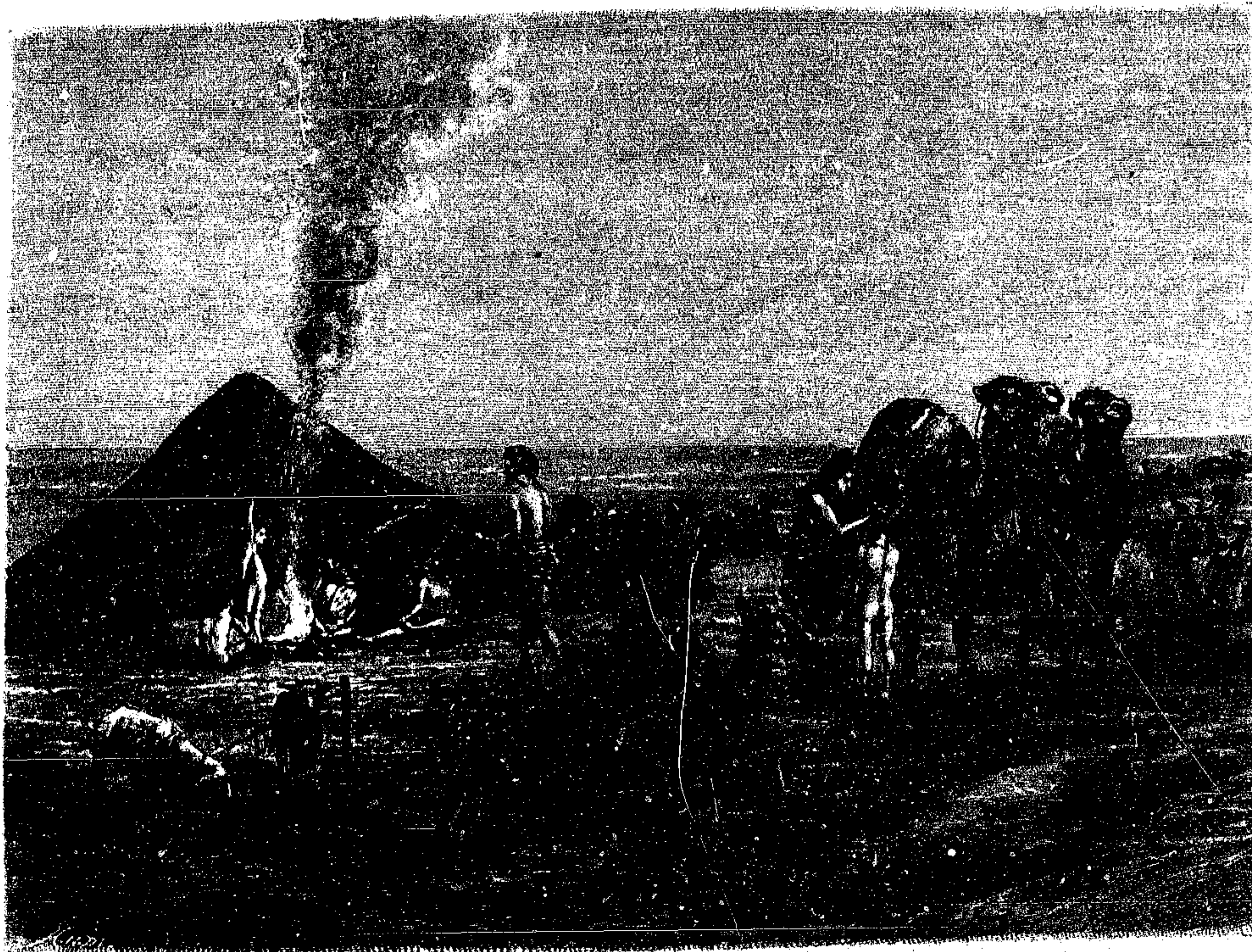
Alors, par une sorte de réminiscence je me reportai à une époque sanglante du moyen âge, et, me voyant captif et presque nu au milieu de ces figures sombres et voilées qui imploraient la miséricorde de Dieu, il me semblait être une victime de l'Inquisition que des moines couverts de la cagoule conduisaient à l'autodafé.

Camille Douls.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Une femme maure nomade (voy. p. 191). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.



La traite des chamelles. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

CINQ MOIS
CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL,

PAR M. CAMILLE DOULS [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

On me met les fers aux pieds. — Sur les falaises à la recherche des caisses. — Je suis enterré dans le sable. Retour au campement. — Un prince maure. — Consolation et tristesse.

La nuit vint vite. Chaque Maure rentra dans sa tente. La famille de mon hôte se composait du père, de la mère, de cinq enfants, dont deux filles, d'un domestique et d'un esclave. Un feu de broussailles fut allumé à l'ouverture de la tente. Les troupeaux qui venaient de rentrer du pâturage furent rangés dans le campement, et, en attendant l'heure du repas, tous les membres de la famille s'assirent en cercle autour du brasier, devisant et causant des événements de la journée. Anéanti par la fatigue et plongé dans l'obscurité, au fond de l'abri en poil de chameaux, je contemplais ce spectacle tout nouveau pour moi. La scène changeait, et la lumière terne et tremblotante du foyer qui tombait sur la face fauve et le corps nu des enfants leur donnait l'aspect de sauvages. Je venais en quelques instants de voir les Maures nomades sous leurs véritables dehors, aussi fanatiques à l'heure de la prière que barbares dans la vie privée.

Vers huit heures l'esclave et le berger maure firent dresser les chamelles et se mirent en devoir de traire. Le produit de la traite, déposé dans un vaste récipient en bois, fut partagé à égale portion entre les membres

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 177.

de la famille, et chacun put enfin prendre l'unique repas quotidien, qui consiste en une écuelle de lait. Après la prière du soir vint l'heure du coucher. Les serviteurs allèrent se reposer au milieu des troupeaux; le père, la mère et les enfants s'allongèrent sur la natte qui couvrait le sol de la tente, et, s'étant serrés les uns contre les autres pour combattre la fraîcheur de la nuit, un long tapis de laine fut étendu sur tous en guise de couverture de famille. Quant à moi, épuisé par la fatigue, la douleur et les émotions de la journée, je sentis peu à peu mes yeux s'appesantir et je m'endormis d'un sommeil pénible et lourd. C'est ainsi que je passai ma première nuit dans le désert du Sahara.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, la famille fut réveillée par la voix du chef de la tente qui appelait à la prière. Comme, après une nuit de fièvre et à cause de l'heure matinale, je restais assoupi : « Allons, Abd el-Malek, lève-toi et viens prier! » me cria Ibrahim. Je me levai péniblement; mon corps était brisé. Je sortis de la tente; la fraîcheur du matin tombant sur mes épaules nues me transit. Tout grelottant je me rangeai à côté de mon hôte et je suivis la prière. Lorsque nous eûmes terminé, Ibrahim se tourna vers moi et me dit : « C'est très bien, je suis content de toi; fasse Dieu que tu sois musulman! »

Une chose m'inquiétait fort. Je pensais aux caisses que j'avais laissées sur les falaises au lieu de mon débarquement. Je me disais que sans nul doute elles seraient trouvées par quelques Maures qui se les approprieraient. D'un autre côté le bruit de la trouvaille se répandrait, et les Maures, qui me retenaient captif, furieux d'un butin qui leur échappait, me feraient subir leur ressentiment. J'avais tout à perdre à laisser ignorer le secret à mon hôte, tandis que je pouvais gagner sa sympathie en le lui révélant. Je me décidai à ce dernier parti : « Ibrahim, lui dis-je, je veux te prouver la confiance que j'ai en toi. J'ai débarqué avec deux caisses de marchandises : elles sont cachées sur la côte à un endroit que seul je sais; si tu veux, je t'accompagnerai à la cachette. Si je te révèle ce secret, c'est pour que toi seul en bénéficies. » Il resta un moment songeur, puis, se levant : « C'est bien », répondit-il, et il s'éloigna.

Une demi-heure après il revint avec un dromadaire sellé et une dizaine de Maures armés que je connaissais de la veille. Ils s'assirent en cercle sur le seuil de la tente, et l'un d'eux, ayant pris la parole, s'exprima en ces termes : « Pour moi, mes frères, cet homme est un chrétien. Il vous parle de caisses : mensonge! Voici la vérité : il est venu ici en espion; ses amis sont cachés sur le bord de la mer dans les rochers et il va nous mener à eux pour nous faire tuer. Méfiez-vous, car les chrétiens sont des fourbes et des traîtres. » Ces paroles eurent l'approbation de presque toute l'assemblée, et les femmes, qui se tenaient un peu à l'écart, attentives à ce qui se passait, acclamèrent les dernières paroles de l'orateur.

« A propos, continua le Maure, a-t-on des nouvelles d'Abd Allah et de Mahmoud qui ont été envoyés pendant la nuit sur les falaises pour veiller? » Personne ne répondit. « Eh bien, moi je crois, continua-t-il, qu'ils ont été tués par les amis du chrétien, car à cette heure-ci ils devraient être de retour. — Partons à la recherche de nos frères, s'écrièrent quelques jeunes gens, mais n'emmenons pas le captif, et si nos frères ont disparu, nous nous vengerons sur la tête de cet homme du sang versé. »

Un Maure qui paraissait le plus âgé imposa le silence et dit : « Au contraire, emmenons le chrétien, il nous servira de guide pour trouver les autres infidèles, et puisqu'il déclare posséder des caisses, si nous n'en trouvons pas, ce sera une preuve que ses intentions sont mauvaises, et nous l'égorgerons et nous jetterons son corps à la mer. Mais pour qu'il ne puisse fuir ou qu'on ne puisse le délivrer, nous allons lui mettre les fers aux pieds. » Cette proposition rallia tous les suffrages, et deux jeunes Maures allèrent chercher des fers. Quelques minutes plus tard ils revinrent portant deux entraves reliées par une grosse et lourde chaîne.

On me coucha sur le sol; à l'aide d'un maillet et d'une sorte d'enclume on me riva un manchon à chaque pied, et pour que mes mouvements fussent tout à fait paralysés on eut soin, avant de me relever, de me lier les mains derrière le dos. Ensuite on me hissa sur le dromadaire, et nous nous mîmes en marche vers les falaises. J'étais en tête du cortège, accompagné d'Ibrahim le fusil sur l'épaule. A droite et à gauche les Maures marchaient en parlant avec animation, la face voilée, l'arme d'une main, le chapelet de l'autre. Derrière, à une certaine distance, les femmes suivaient, dans l'espoir de récolter quelques bribes du pillage. La joie et la convoitise brillaient dans les yeux de tous ces nomades. Ils allaient assister à un spectacle qui est pour eux une des plus grandes jouissances de la vie : une scène de piraterie!

Cependant nous étions arrivés à la côte; une série de dunes surplombaient la mer. Je ne pouvais me tromper sur la véritable direction, mais je me figurais avoir abordé à une très courte distance de l'endroit où j'avais été dépouillé. Aussi, aux questions qu'on me posait sans cesse pour savoir si nous arriverions bientôt, je répondais d'une manière affirmative. Nous marchions depuis une heure et demie, lorsque les Maures, étonnés de ne rien trouver, émirent sérieusement des doutes sur la véracité de mes affirmations.

Vingt minutes plus tard, comme nous n'avions encore rien rencontré, les doutes se changèrent en conviction : « Écoute, me dit Ibrahim, tu nous as dit en partant que nous trouverions les caisses à une courte distance : il y a fort longtemps que nous marchons; mes frères ne croient plus en tes paroles. Si tu nous as trompés, malheur à toi! » Ma situation alors m'apparut dans toute son horreur. Je n'avais pas réfléchi qu'on avait pu déjà enlever mes caisses, et dans ce cas comment leur prouver ma bonne foi? J'étais très étonné de ne pas être encore arrivé au point de mon débarque-



Les fers aux pieds. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

ment. Je n'aurais jamais cru avoir fait tant de chemin la veille. Cependant il me restait un espoir; je n'avais pas encore reconnu sur les falaises l'endroit où j'avais caché ma pacotille. « Ibrahim, dis-je à mon hôte, j'ai suivi la voie de Dieu et je suis dans la bonne foi. Mais les desseins de Notre Maître sont insondables. Hier j'ai débarqué avec deux caisses sur cette côte. Accorde-moi encore quelques minutes; si dans un moment nous n'avons rien trouvé, c'est que tels sont les décrets de Dieu, et alors je me résigne à sa volonté. » A partir de ce moment ce fut pour moi la montée du Calvaire. Abreuvé d'injures, je croyais à chaque instant ma dernière minute arrivée. Un Maure, un géant, avec une face osseuse et des yeux terribles, s'avança sous le poitrail du dromadaire et, brandissant en l'air son poignard : « Malheur à toi, chrétien, fils de chien, tu es venu en espion. Si tu nous mens, je t'égorgerai de mes mains! » En disant cela il agitait de plus en plus son arme, en criant : « Nous l'enterrerons dans le sable avant de le tuer, et ses plaintes réjouiront Satan le lapidé. » Et en voyant sa face grimaçante il me semblait voir Satan lui-même.

Oh! alors je souffrais d'une manière horrible; le mouvement du chameau secouait les fers, qui meurtrissaient mes pieds, et les liens me serraient tellement les poignets que mes bras en étaient enflés. A un moment la douleur fut telle, que je désirai la mort comme fin à mes tortures.

Lorsque je croyais tout perdu et que je me résignais à ma déplorable situation, la Providence m'apparut sous la forme des deux caisses, que j'aperçus à la même place où je les avais déposées la veille. « Gloire à Dieu! » criai-je aussitôt. Mais déjà les Maures s'étaient précipités tous à la fois pour s'emparer du butin.

Ibrahim d'un bond rapide franchit le cercle et, montant sur une des caisses, d'un geste autoritaire arrêta les plus avancés. Plusieurs Maures dégainèrent leur poignard et voulurent avancer quand même; mais Ibrahim, terrible, brandit son arme et menaça de mort le premier qui ferait un pas : « C'est moi qui ai le captif, criait-il, c'est moi qui vous ai indiqué le butin : c'est moi qui veux présider au partage. Que tout le monde s'assoie! » Devant une telle attitude les plus exaltés se calmèrent et tous s'assirent. On me fit descendre de chameau et je m'affaissai sur le sol, brisé par la douleur et les émotions.

Les femmes, un peu plus éloignées, formèrent un second cercle, attendant, impatientes, les surprises qu'elles rêvaient. Ibrahim enfonça le couvercle des caisses et en retira successivement les objets qu'elles renfermaient. Voulant voyager comme marchand musulman, j'avais emporté des marchandises qui conviennent en pays arabes, telles que colliers, bracelets, boucles d'oreilles, verroteries, parfumerie, aiguilles, fil, etc. Tout fut partagé en lots et distribué à chacun des Maures présents. Les femmes reçurent immédiatement les débris du partage, tels que les boîtes, cartons, bouteilles, ficelles. Les Maures ne connaissaient pas les trois quarts de ces objets, et les choses les plus communes excitaient leur étonnement. Ainsi, croyant que les savonnettes étaient comestibles, et engagés par la bonne odeur, la plupart les portaient à la bouche, mais ils ne tardaient pas à les rejeter dès qu'ils s'apercevaient que leur goût ne répondait pas à leur apparence.

Cette scène de pillage est restée pour moi un des plus curieux incidents de mon voyage, et je me rappellerai toujours ce spectacle au bord de l'Océan, sur les falaises abruptes, entouré de ces barbares qui me dépouillaient, le poignard d'une main, le chapelet de l'autre, et remerciant Dieu des richesses qu'il leur envoyait.

En me débarquant, les pêcheurs canariens, comme je l'ai dit, m'avaient obligé à prendre une corbeille de provisions. J'avais accepté, mais à la condition de n'emporter que des aliments qui ne pussent révéler ma qualité d'Européen. C'est ainsi que j'avais fait vider les bouteilles et remplacer le vin par de l'eau pure; j'avais exclu de même absolument la viande et le poisson, pour ne prendre que du pain et des fruits. Mais, sans que je m'en aperçusse et certainement dans une très louable intention, les pêcheurs avaient glissé au fond de la corbeille une boîte de conserves de sardines à l'huile.

Jusqu'ici l'examen des objets que j'avais apportés avait été favorable à ma qualité de musulman; ce qui m'avait fait le plus de bien et même gagner l'estime de quelques-uns fut sans contredit un Coran que j'avais mêlé à ma marchandise. Aussi, à la vue de la boîte de sardines, je crus mon prestige bien compromis. On l'ouvrit et l'on m'interrogea sur son emploi. J'eus l'idée de dire que c'était un médicament souverain. N'ayant jamais vu pareil comestible, les Maures ne mirent pas en doute mes paroles, et Ibrahim, usant de son droit de distributeur, se l'adjugea malgré la convoitise de tous les autres, et il la garda soigneusement, croyant posséder la panacée universelle.

Au moment de reprendre la route du campement, j'eus à courir le plus grand danger. La plupart des Maures s'étaient dispersés, occupés à faire déjà des échanges ou bien absorbés par l'examen des objets nouveaux qui leur tombaient entre les mains. Ibrahim s'était écarté pour tenir conseil avec quelques-uns de ses compagnons, de sorte que je me trouvais isolé avec quatre ou cinq jeunes gens. C'étaient précisément les jeunes Maures qui voulaient la veille me mettre à mort. Depuis quelques minutes leur manège ne me rassurait guère. Je les voyais regarder à droite, à gauche, se consulter, regarder de nouveau et enfin se parler tout bas à l'oreille.

Tout à coup ils vinrent à moi, et, avant que j'aie eu le temps de pousser un cri, ils me bâillonnèrent avec un lambeau d'étoffe. Puis, avec leur poignard et des débris de caisses, ils creusèrent une fosse dans le sable. En quelques minutes le trou fut assez profond pour ensevelir un homme. Alors ils se saisirent brutalement de moi et me descendirent perpendiculairement dans la

fosse; puis ils rejetèrent sur mon corps le sable extrait. L'effroi et l'étonnement m'avaient paralysé. J'étais dans une position horrible; mes bras et mes jambes, enchaînés, me faisaient cruellement souffrir, et le bandeau qui me couvrait la bouche m'empêchait de respirer. J'étais presque asphyxié, et ma face, congestionnée, devait sans doute annoncer ma fin prochaine, car les jeunes Maures, voulant prolonger mon supplice, s'empressèrent d'enlever le bâillon. Avec le souffle, le sentiment me revint et je poussai un cri terrible.

A ce cri tous les Maures accoururent; mais déjà, par un raffinement de cruauté, mes bourreaux avaient détaché la jatte de bois attachée à la selle du dromadaire que je montais, et, l'ayant remplie d'eau, l'avaient placée devant mes yeux hors de la portée de mes lèvres, afin de m'exciter à la soif.

Je voudrais pouvoir dépeindre les impressions d'un homme enterré vivant, mais les paroles resteraient au-dessous de la réalité. C'est épouvantable! Paralysé de tout mouvement, les membres brisés par la pression du sable, la tête en feu, je voyais rouge. Il me semblait être dans une fournaise ardente, et je sentais mon corps se consumer. Les artères battaient violemment, et les veines se gonflaient à se rompre. Je n'avais pas



Enterré dans le sable. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

perdu le sentiment de la perception, mais les impressions étaient plus générales et moins vives. Mes yeux, injectés de sang, sortaient de leurs orbites, et je voyais comme à travers un voile sanglant. Puis je sentais des élancements dans tout mon corps, qui augmentaient d'intensité à mesure qu'ils atteignaient les parties supérieures. Ma tête éclatait comme si le front avait été étreint dans un cercle de fer, et mes paupières s'abaissaient parfois comme chargées de plomb.

Je pensais à ces chapes de lourd métal dont parle Alighieri et qui broient les membres des réprouvés sous leur poids écrasant. Le contact brûlant du sable sur mes épaules, qui m'étreignait de plus en plus, était aussi pour moi la tunique de Nessus qui mord et pénètre les chairs dans un embrassement de feu.

Ces impressions se succédaient en moins de temps que je n'en mets à les décrire, et j'avais des instants de lucidité vraiment effrayants. Alors je regardais hagard autour de moi et je voyais quatre brutes avec des figures de monstres qui se livraient à une danse infernale autour de ma tête de moribond. Ils contractaient leur face grimaçante et m'abreuvaient des plus grossiers outrages.

Je me souvins du Christ et des sublimes paroles qu'il prononçait dans les angoisses de l'agonie, mais je n'étais qu'un faible enfant, et, la douleur physique

étouffant en moi le cri de l'âme, au lieu de paroles de pardon ce furent des malédictions qui me montèrent aux lèvres.

Prenant vigoureusement à parti les jeunes nomades, j'attirai la colère de Dieu sur leur tête et les menaçai d'une accusation terrible au jour du Jugement. Voyant arriver Ibrahim, je lui dis que de par Dieu j'étais son hôte et qu'en vrai musulman il ne devait pas se délier des liens de l'hospitalité. Je le rendis responsable de ma vie devant l'Éternel, et j'attirai sur sa tête la malédiction divine si, après m'avoir dépouillé, il m'abandonnait et me vouait ainsi à une mort certaine. L'émotion m'avait épuisé : à chaque contraction de la poitrine, le sable descendait et se tassait : au bout de quelques minutes, ma poitrine, serrée comme dans un étau, paralysait tellement le mouvement de la respiration, que j'étouffais. Dans cette situation désespérée le sang-froid pourtant ne m'abandonna pas, et je me sentis la force de réciter la prière des agonisants. Dans un effort suprême je réunis toute mon énergie, et d'une voix bien affaiblie, d'une voix de mourant, je balbutiai la sourate du Coran. Ce fut mon salut; un revirement complet se produisit dans l'esprit des Maures, et ils s'écrièrent consternés, en se frappant le front :

« Malheur sur nos têtes, ce n'était pas un chrétien ! »

Ils se mirent aussitôt en devoir de me dégager. En un instant je fus hors de la fosse. On me délia les bras, et, le dromadaire ayant été approché, je montai en selle et nous reprîmes la route du campement.

Comme nous arrivions devant les tentes, nous croisâmes deux chamelles blanches montées par deux Maures voilés dont l'apparence révélait une haute position sociale. La tête ceinte d'un turban noir, chaussés de bottes en maroquin jaune, ils étaient sans armes et égrenaient le chapelet. A la vue de notre cortège, ils s'arrêtèrent et interrogèrent les Maures. Ceux-ci vinrent avec respect baiser les vêtements du plus jeune des étrangers, et ils le mirent au courant de ce qui se passait. A peine étais-je dans la tente, que les femmes et les enfants qui s'y trouvaient s'esquivèrent tout à coup, et en même temps je vis entrer les deux inconnus. Le plus jeune, qui paraissait avoir la préséance sur l'autre, s'approcha doucement de moi, me tendit la main et me souhaita la paix de Dieu. Il s'assit ensuite sur la natte à mes côtés, tandis que son compagnon se tenait discrètement à l'écart. Ils me contemplèrent silencieusement quelques minutes; puis celui qui m'avait adressé la parole se dévoila. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux traits réguliers, d'un teint très foncé et portant une longue chevelure noire. Ses dents étaient admirablement blanches et bien rangées. Il était presque glabre, et sa physionomie inspirait tout de suite la sympathie. Ce qui attirait surtout en lui était le regard. Ses yeux étaient d'une mélancolie, d'une douceur infinies, et, chaque fois que, soulevant ses grands cils noirs, il dirigeait vers moi son regard rêveur, il me semblait lire sur ce beau visage tous les bons sentiments dont son cœur était animé. Sa beauté impassible était frappante, et il eût pu réaliser le rêve de l'odalisque la plus idéale. A ce moment le second personnage, qui était resté muet, interpella son compagnon : « Sidi Ahmed el-Bakkaï », et il lui parla à voix basse à l'oreille. A ce nom je reconnus le fils d'un grand *chérif* (prince musulman) de l'Adrar dont j'avais entendu parler la veille. Le second était son *thaleb* (secrétaire). Le jeune chérif prit ma main dans la sienne, et d'une voix aussi compatissante et aussi douce que son regard : « O mon frère, es-tu musulman ? » Et sur mon affirmation : « Proclame, dit-il, avec moi que Dieu est Dieu et qu'il est le plus grand, le plus haut et que Mohammed est son prophète ». Je répétai avec lui la formule. Alors, levant les regards vers les cieux : « Gloire à toi, ô Dieu; gloire à toi! il est ton serviteur, il est musulman! » Puis, me regardant : « Vois-tu, pour moi tu es un frère, puisque tu es musulman. Rends grâces à Notre Maître de t'avoir guidé dans la vraie voie. Oh oui! tu es bien un croyant puisque après cette grande épreuve il t'a conservé la vie. Tu es jeune, tu as de longs jours à vivre. Tu reverras ton père, ta mère, tes frères, ton épouse peut-être qui t'attend dans les larmes. Oh! gloire, gloire à Dieu!... Mais cependant, si tu n'étais pas un vrai serviteur du Très-Haut, si tu n'étais pas musulman, que Dieu te pardonne, car il est clément et miséricordieux ! » En ce moment les Maures du campement entrèrent dans la tente et se rangèrent en silence derrière le chérif. « Mes frères, leur dit Sidi Ahmed, pour moi cet homme est un croyant; vous avez eu tort de l'enchaîner et de le dépouiller, mais Dieu est grand et miséricordieux. Ne le maltraitez pas, car le sang d'un musulman votre hôte vous perdrait au jour de la Résurrection! »

A ces paroles il se revoila la face, remonta sur la chamelle qui l'attendait accroupie à l'ouverture de la tente, et, ayant attiré la bénédiction de Dieu sur tous, il partit suivi de son compagnon.

En le voyant s'éloigner, j'eus un serrement de cœur. Ses paroles, comme un baume bienfaisant, avaient adouci mes douleurs morales. Je perdais mon premier ami chez les Maures.

IV

Un examinateur soupçonneux. — Eliazize la jeune nomade. — Pénible et douloureux voyage. — Le cheikh Mél-Aynin, chef des Maures nomades. — Campement du cheikh. — Une audience chez un pontife maure. — Je suis reconnu musulman et agréé comme frère par la tribu.

Le jour suivant je reçus la visite d'un certain Sidi Mahmoud, chérif et thaleb originaire du Tafilelt. Il vint dans la tente, accompagné d'un autre thaleb, son compatriote et du nom de Razz'r. Ce chérif était d'un certain âge, il était respecté des Maures et, comme il avait un peu voyagé chez les peuples sédentaires, il avait acquis une réputation de savoir dont il tirait beaucoup de gloire. Comme tous les chérifs et les vieillards il portait un turban en mousseline. Pour le recevoir on avait étendu à terre le tapis qui servait de

couverture de famille pendant la nuit. En entrant, il me regarda fixement et me fit à peine une salutation. Il s'assit ensuite à côté de moi et m'examina longtemps en silence, en égrenant son chapelet. Les Maures du campement entraient un à un, portaient en signe de respect la main d'abord sur la tête du chérif, ensuite sur leurs lèvres, et, après la formule de salutation, s'accroupissaient autour de la tente. Sidi Mahmoud rompit le premier le silence. « Comment t'appelles-tu? me dit-il. — Abd el-Malek. — Quel est ton pays? — Là-haut, le nord du Sahara, l'Algérie. — Que fais-tu? — Je suis marchand. Je vais vendre des marchandises au Soudan par mer, et j'en rapporte des objets que je revends dans mon pays. — Mais pourquoi arrives-tu par mer? — Je venais précisément du Soudan avec un navire, lorsque j'ai fait naufrage sur cette côte. Je me réjouissais d'abord, puisque Dieu me permettait de me sauver et d'aborder en pays musulman. Mais, au lieu de l'accueil qu'on doit à un hôte vénéré, je n'ai trouvé ici que des voleurs et des assassins. Dieu demandera compte de leur crime à ces hommes qui se sont conduits envers un étranger pire que des Infidèles. » Des murmures accueillirent ces paroles. Le chérif reprit : « Je ne crois pas que tu sois musulman. Je suis allé à Mogador, où j'ai vu des chrétiens : ils avaient ton regard. Es-tu Sbaniol? » Je fis un geste de dénégation. « Inglese? » Nouveau geste de ma part. « Proussia? » Je remuais toujours la tête. Le chérif venait de prononcer des noms inconnus des Maures. Ceux-ci le regardaient avec un intérêt mêlé de respect pour tant de science. Sidi Mahmoud, heureux de l'effet produit, voulut continuer la nomenclature des nationalités chrétiennes dont il avait entendu le nom au Maroc, mais la mémoire lui fit défaut. Il chercha un moment, puis tout à coup me demanda à brûle-pourpoint : « Canari, Consoul? » Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant prononcer ce dernier mot. Pour le savant du Sahara, consul était un nom de nationalité comme ceux qu'il m'avait récités tout à l'heure. Je pris alors la parole, et en quelques mots j'exposai tous les arguments plausibles en faveur de mon orthodoxie.



Visite de Sidi Ahmed el-Bakkaï. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Mon raisonnement frappa les plus instruits, et Sidi Mahmoud fut ébranlé. Mais les jeunes Maures, avec leur entêtement de barbares, répétaient aussitôt en chœur : « Un musulman n'arrive pas par la mer ». Comme conclusion, Sidi Mahmoud déclara qu'il était, malgré toute sa science, incompétent en la matière, et que dans le Sahara un homme seul était capable de proclamer la vérité à mon sujet, le cheikh Mel-Aynin, chef des nomades. Les Maures le prièrent d'écrire une sorte de procès-verbal des événements qui venaient de s'accomplir, pour mettre leur responsabilité à couvert devant le cheikh. Le chérif exigea que les Maures du campement qui se trouvaient présents et qui possédaient des objets m'ayant appartenu les déclarassent pour en dresser un inventaire. Chacun de mes détrousseurs sortit et rapporta au bout de quelques instants les marchandises faisant partie de son lot. Mon hôte, avec sa boîte de conserves, me fit essuyer un moment d'effroi. Je craignais que Sidi Mahmoud, ayant été à Mogador, ne con-

nût l'usage des sardines à l'huile et n'en fît un argument sérieux contre mon orthodoxie. Mais il n'en fut heureusement rien, et j'en fus quitte pour la peur.

Après le départ du chérif, je pus goûter quelques instants de repos. Je sortis de la tente et allai m'étendre sur le sable, à une courte distance du campement. J'éprouvais une sorte de volupté à laisser pénétrer mon corps des rayons chauds du soleil, et, mon esprit trop tendu, ayant besoin d'un dérivatif ou d'un délassement quelconque, sous ces doux effluves je me reposai de mes fatigues morales et physiques. Comme je sommeillais, les yeux mi-clos, je me sentis frapper doucement sur l'épaule et je vis devant moi Éliazize, souriante et tenant la main en l'air d'un air mystérieux. Elle s'assit à mes côtés, et d'une voix compatissante :

« Abd el-Malek, nous sommes seuls; dis-moi si tu souffres beaucoup. — Oh oui! lui répondis-je, je souffre beaucoup. Vois, j'ai les fers aux pieds et je suis presque nu. On ne veut pas croire que je sois musulman et je crains d'avoir longtemps encore à souffrir de la mauvaise foi des Maures. Et toi, ajoutai-je, crois-tu que je sois un vrai musulman? » Elle s'approcha plus près de moi, et, me fixant de ses grands yeux sauvages : « Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu



Maltraité par les femmes et les enfants (voy. p. 202). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

de musulman comme toi. Mais puisque tu le dis, tu dois être un croyant. Tu n'es pas chrétien, parce que tu n'es pas méchant et que ta voix est douce comme celle d'une femme. Oh! je regrette que tu souffres, que les fers t'empêchent de marcher et que tu ne sois pas un de nos frères. Tu guiderais notre caravane, et, monté sur un dromadaire, tu escorterais notre palanquin. Puis avec tes armes tu irais combattre, et un jour tu posséderais de nombreux troupeaux. » Touché de la sympathie de la jeune fille, je voulus voir jusqu'à quel point irait l'intérêt qu'elle me manifestait. Je pris la main qu'elle avait posée sur mon épaule, et de ma voix la plus persuasive : « Éliazize, dis, si pourtant j'étais un chrétien, que penserais-tu de moi? — Oh! je te plaindrais, car tu ne serais pas un croyant; je te plaindrais surtout parce que mes frères te donneraient la mort : et cela me ferait bien de la peine de te voir mourir. Si tu étais un infidèle, je te ferais échapper. Quelquefois, là-bas sur la mer, on voit, bien loin, des tentes de chrétiens qui courent sur l'eau. Eh bien, quand je verrais une de ces tentes, je ferais comme lorsqu'un de nos troupeaux est égaré au coucher du soleil et qu'il ne peut retrouver le campement : j'irais au bord de la mer et j'allumerais un feu si c'était la nuit, ou bien je dénouerais ma ceinture et je l'agiterais au vent si c'était le jour. Les chrétiens viendraient, je me sauverais, et



Une amie compatissante. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

tu partirais avec eux. » La jeune nomade parlait comme un enfant qu'elle était. Ému de reconnaissance envers cette jeune fille du désert qui me manifestait des sentiments si dévoués, je lui serrai la main avec vigueur. et presque les larmes aux yeux : « Écoute, Eliazize. Dieu sera plus reconnaissant que moi, car je ne puis t'offrir que des paroles de remerciement. Je ne veux pas m'enfuir avec les chrétiens. Je suis musulman, et tes frères finiront par le reconnaître. Alors, comme tu le disais tout à l'heure, je serai ton frère, mes pieds ne seront pas chargés de chaînes et je pourrai escorter ton palanquin. Tâche, en attendant, de convaincre tes frères et tes sœurs. Persuade-les que je ne suis pas un infidèle, et tu auras fait plus pour moi qu'en veillant les tentes des chrétiens qui courent sur l'eau. » A ce moment on appela la jeune fille. Pareille à une gazelle, elle se déroba et je restai seul, partagé entre la crainte et les paroles de sympathie d'Eliazize la jeune nomade.

Le lendemain nous prîmes la route du campement du cheikh Mel-Aynin. En prévision de la longueur et de la fatigue de la course, on me donna une écuelle de lait aigre, et, ayant monté un dromadaire, je me mis avec Ibrahim en tête du cortège. Trois ou quatre Maures nous accompagnaient. Quoique incertain de l'épreuve à laquelle on allait me soumettre, c'est avec un plaisir sensible que je me mis en route vers l'intérieur. J'avais hâte de quitter ces lieux où j'avais tant souffert, cette côte qui me rappelait tant de lugubres souvenirs. Et puis, j'allais enfin pénétrer dans une contrée que nul Européen n'avait encore visitée. Et cette perspective me donnait du courage.

Nous rencontrâmes plusieurs campements en marche. Les Maures venaient se reconnaître et se saluer. Lorsqu'ils avaient connaissance de ma présence, ils s'empressaient de venir voir « le chrétien ». Les femmes, montées sur leur palanquin, faisaient de grands détours pour venir m'examiner, et elles se livraient à toutes sortes de commentaires sur ma personne.

Le soir de cette première journée de marche, nous nous arrêtâmes à un campement appartenant à une fraction de la même tribu. Les femmes et les enfants m'entourèrent aussitôt en m'assourdissant de leurs cris et de leurs questions. Quelques-unes me comptaient les doigts et me touchaient le visage. J'étais si surexcité que je leur répondis avec une extrême vivacité. La foule devint aussitôt hostile. Les enfants s'approchaient de moi menaçants, une pierre à la main; les femmes, avant de m'injurier, détournaient la tête et crachaient à terre en signe de mépris; les fillettes mêmes prenaient des airs terribles et tendaient jusque sous mon menton leur petit poing fermé. A un moment, les cris furent tels, que les hommes accoururent pour ramener le calme et me mettre à l'abri des injures.

Bientôt un Maure appela d'une voix gutturale les croyants à la prière. De même qu'au premier jour, où ma position était si critique sur la côte, j'allais faire la prière en commun. Les femmes, acharnées comme des furies, voulurent m'en empêcher; mais, les Maures ayant imposé silence et rétabli le calme, je pus faire les prosternations rituelles, tourné vers l'orient. Comme après la prière je prolongeais mes méditations, je m'entendis appeler. Je tournai la tête et vis une vieille femme, une écuelle pleine de lait chaud à la main, et m'invitant à boire. Je souffrais d'une faim terrible. Je bus le lait avec avidité en adressant un regard de reconnaissance à la vieille Mauresque : « Bois, me dit-elle, tu n'es pas un infidèle, tu as bien prié Dieu. Dieu te récompense. Bois jusqu'à ce que tu sois rassasié! »

Les deux autres jours de marche n'eurent rien de bien remarquable. Les Maures que nous rencontrâmes vinrent en foule, comme le jour précédent, pour m'examiner. Au campement, le soir, je faillis avoir les mêmes désagréments que la veille. Les femmes et les enfants s'amusaient à me faire réciter les prières. Je me prêtai une fois ou deux à cette fantaisie, puis je m'enfermai dans un mutisme absolu. Ce silence de ma part les exaspéra, et je voyais le moment où les affaires allaient de nouveau tourner à mal, lorsque quelques hommes intervinrent et m'emmenèrent avec eux sous la tente.

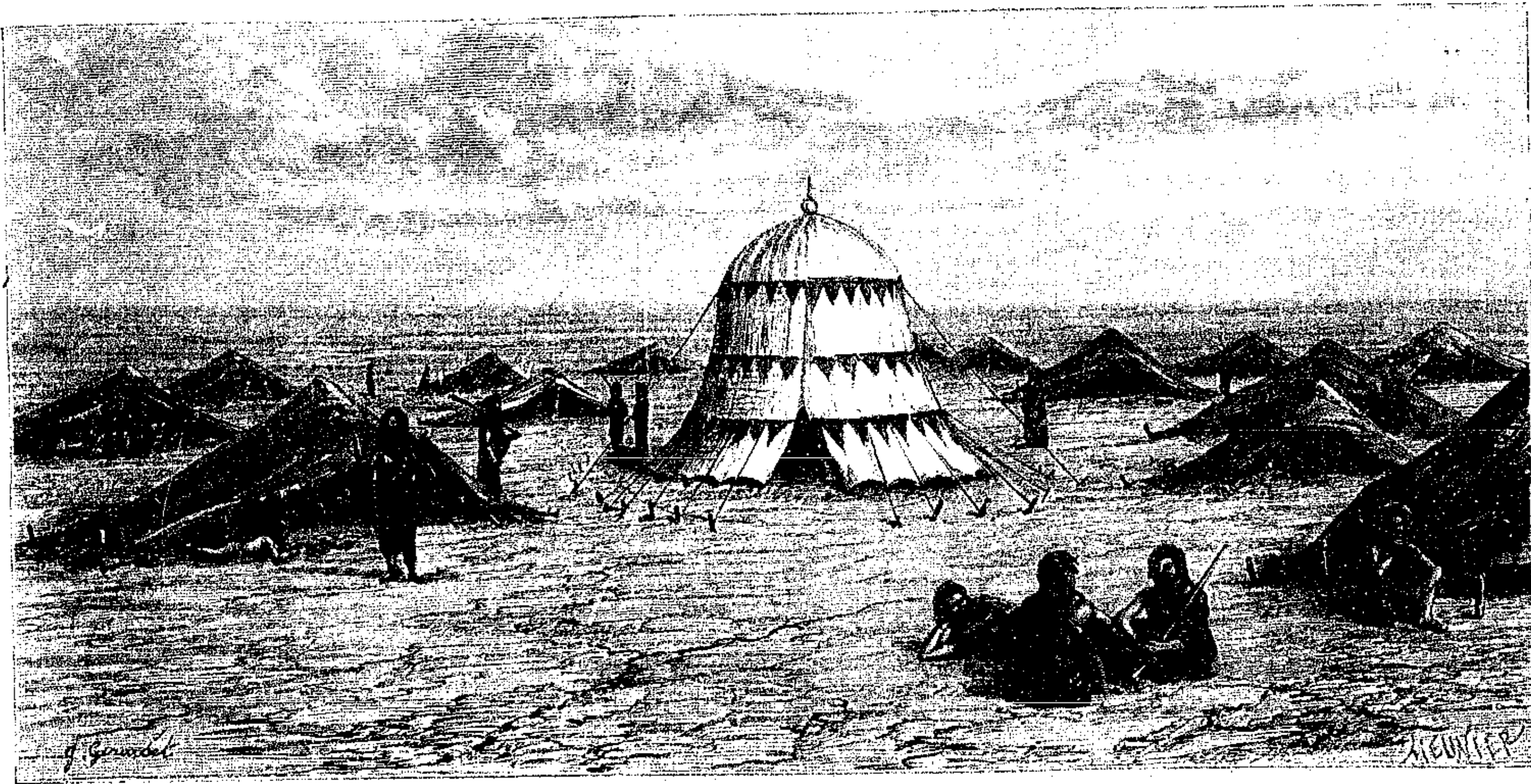
Le lendemain nous nous mîmes en marche une heure avant le lever du soleil. Dans la journée nous devions atteindre le campement du cheikh Mel-Aynin. J'étais plein d'appréhension sur mon entrevue avec ce grand chérif. Je me rappelai en effet que, l'année précédente, ce même Mel-Aynin avait envoyé des émissaires pour assassiner MM. Quiroga et Cervera, deux voyageurs espagnols qui parcouraient l'Adrar. Ce n'est que par une fuite rapide que les deux explorateurs avaient pu échapper à leurs assassins. Aussi je questionnai beaucoup les Maures sur ce chérif. Ils me donnèrent une foule de détails très curieux à son sujet. Il était très bon, très riche et très saint. Telle fut la réponse de mes compagnons de route. Il possédait plusieurs centaines de chameaux et avait quatre femmes légitimes, fait rare chez les nomades, qui sont tous monogames. De plus, sa sainteté était si évidente qu'il possédait le droit de miracle. C'est ainsi que le mois précédent il avait rendu la vie à une chamelle, dont la mort avait occasionné une lutte terrible entre deux fractions de tribu.

C'est du moins ce que m'affirmèrent mes compagnons. Mais il convient d'ajouter qu'aucun d'eux n'avait été témoin oculaire et qu'ils se faisaient l'écho des bruits qui circulaient dans le Sahara.

Le soir nous arrivâmes en vue du campement du grand chérif. Au milieu d'une plaine, une multitude de tentes serrées les unes contre les autres entouraient une tente plus élevée, dont la couleur et la forme révélaient une fabrication européenne. Elle était octogone, en forme de coupole et en toile blanche écrue. Le campement était très animé, et une foule de guerriers, appartenant à toutes les tribus nomades du Sahara, se pressaient vers la tente d'audience du cheikh. Cette tente, également en toile, n'avait ni la forme ni les

dimensions de la première, et était presque perdue dans un coin du campement. Mon arrivée fut un événement. Tous accoururent pour voir l'être phénoménal qui arrivait par la mer. Dans la multitude qui m'entourait je remarquai des types des différentes tribus du Sahara occidental : des Ouled-Delim, avec leur air farouche et leur chevelure tombant longue et hirsute sur leurs épaules; des Reguibat, représentant la noblesse chez les nomades, qui tiraient grande gloire de leur origine chérifienne et cherchaient à en imposer par leur attitude et leur tenue. Il y avait aussi des Laroussiin, également d'origine chérifienne, mais dont les cheveux crépus et la face prognathe prouvaient le mélange de race. On trouvait enfin des Ouad-Nouni et des Filali, venus du Tafilelt, qui remplissent les fonctions d'instituteurs dans le Sahara.

Les plus féroces de ces guerriers ne pouvaient maîtriser leurs instincts farouches à la pensée que j'étais un chrétien, et ils voulaient s'emparer de ma personne. Mes compagnons durent employer toute leur énergie pour me défendre et m'amener devant la tente du cheikh. Celui-ci présidait la cérémonie du baise-main et distribuait des reliques aux nomades, qui arrivaient des quatre coins des steppes pour vénérer le saint personnage. On me plaça à l'ouverture de la tente, bien en évidence, pour que le cheikh m'examinât à loisir durant le cours de la cérémonie. Assis sur un beau tapis marocain, entouré de tous ses tolbas, Mel-Aynin avait la posture d'un poussah indien. La face voilée et la tête surmontée d'un turban invraisemblable comme dimension ; enfoui sous les plis d'un haïk couleur bleu-azur, on n'apercevait de sa massive personne que ses deux yeux brillants et les mains qu'il reposait sur ses genoux. Les Maures, dès le seuil de la



Campement du cheikh Mel-Aynin. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

tente, se prosternaient la face contre terre, et c'est presque en rampant qu'ils venaient baiser la main du pontife nomade. La plupart demandaient des remèdes. Le cheikh offrait une poignée de sable sur lequel il insufflait sa respiration sacrée, et les nomades emportaient précieusement cette relique, avec les démonstrations du plus grand respect. De temps en temps le chérif tournait ses yeux vers moi ; mais, dès que nos regards se rencontraient, il baissait la paupière et paraissait se recueillir. Au bout d'un moment il prononça à voix basse quelques paroles, et les tolbas me firent signe d'approcher. J'avais toujours les pieds enchaînés, je me levai avec un bruit de fer qui attira l'attention de tout le monde, et c'est au milieu du plus profond silence que je m'avançai vers le cheikh Mel-Aynin. Ce fut un moment solennel que je n'oublierai jamais.

Il me dit de m'asseoir tout près de lui. Je touchai presque ses vêtements. Il me tendit alors sa main droite, que je baisai, comme je l'avais vu faire aux nomades. Puis, d'une voix brève mais bienveillante, il me fit plusieurs questions. Il connaissait de nom l'Algérie ; je lui parlai de ce pays comme de ma patrie en lui disant que j'étais Français, mais que ce titre n'enlevait rien à la qualité de musulman ; que chez nous il y avait des musulmans aussi croyants que dans le Sahara ; que l'Algérie avait donné le jour à beaucoup de saints personnages, et que nous possédions des zaouyas vénérées dont la réputation s'étendait jusqu'au Soudan. « Sais-tu la Fatihâ? » me dit le cheikh. Et sur ma réponse affirmative, il me dit de la réciter à haute voix. Quand j'eus terminé, il me demanda si je savais écrire en arabe. Je lui répondis que, sans être un lettré et un thaleb, je savais l'écriture nécessaire aux besoins de mon négoce. Il me pria d'écrire mon nom sur le sable avec un bout de bois. Je m'exécutai aussitôt. Quand j'eus ainsi répondu d'une manière satisfaisante à toutes

ses questions, il prit la parole et, s'adressant aux Maures qui attendaient avec anxiété son jugement : « Mes frères, gloire à Dieu! cet homme est un vrai musulman. Enlevez-lui les fers, rendez-lui ce que vous lui avez pris, et accueillez-le dans votre tribu comme un frère. Gloire à Dieu le clément et le miséricordieux! »

Le cheikh Mel-Aynin avait rendu son jugement. C'était notre congé. Je suivis les Maures qui m'avaient amené, et, ayant retrouvé nos chameaux à l'entrée du campement, nous les montâmes et reprîmes la route de nos tentes. Cependant, malgré mes réclamations, on ne m'enleva pas les fers aussitôt. Le jugement du cheikh ne contentait qu'à demi mes détrousseurs. Ce qui les ennuyait le plus était naturellement de me rendre ce qu'ils m'avaient volé; et puis, dans leur entêtement de barbares, ils ne voulaient pas se résoudre à me croire musulman. Leur conscience balançait entre leur conviction et les paroles du cheikh Mel-Aynin, l'inspiré de Dieu. Ils cherchaient mutuellement à se convaincre en disant : « Le cheikh, qui ne se trompe jamais, a dû se tromper cette fois-ci ».

C'est alors qu'un d'entre eux eut l'idée de prendre un second arbitre, qui jugerait en dernier ressort. Celui que les Maures allaient rendre le maître de ma destinée était un *hadj*, le seul qui existât dans la région, et qui, en raison de ses longs voyages, avait la réputation d'avoir une science universelle. Il se nommait Hadj Ibrahim et était né dans le Tafilelt. Pour nous rendre à sa tente nous allongeâmes notre route d'une journée de marche. Nous trouvâmes le hadj modestement occupé à garder ses moutons et ses chèvres. Il ne répondait pas du tout à l'idée que je m'étais faite de lui. Je croyais rencontrer un homme soupçonneux, fanatique, et je vis un bon et brave vieillard à la physionomie avenante, qui écouta en souriant les démarches faites par mes Maures auprès du cheikh Mel-Aynin à mon sujet, et leur résolution d'en appeler à son jugement à lui. En m'apercevant il fit deux ou trois pas incertains vers moi, puis, comme frappé d'une idée subite, il s'avança en me tendant la main. « Mais c'est un Turc! — N'est-ce pas que tu es Turc? » C'était pour moi la planche de salut, je la saisis au vol : « Oui, seigneur hadj, lui répondis-je, tu as deviné juste, et, quoique habitant l'Algérie, je suis en effet Turc. — Parbleu! répliqua le hadj, ce ne pouvait être qu'un Turc. Mes braves gens, rassurez-vous, dit-il en s'adressant ensuite à mes compagnons, c'est un bon musulman, c'est un Turc. » Mes Maures, qui entendaient le mot de Turc pour la première fois, demandèrent des explications sur ces drôles de musulmans qui n'ont pas la même physionomie que les Sahariens. Alors le bon vieillard leur expliqua comme quoi, en allant à la Mecque, il était passé par Alexandrie, où il avait vu des Turcs qui avaient absolument mon apparence et qui pourtant étaient des croyants. Les Maures, cette fois, furent bien obligés de se ranger à l'avis du hadj et, bon gré mal gré, de me prendre pour musulman. Ma captivité eut alors un terme. Nous retournâmes au campement, où les tolbas furent convoqués, et devant tous les Maures de la tribu on me déclara « frère ». On m'enleva les fers, on me donna comme aux jeunes gens des peaux de bêtes et quelques lambeaux de guinée bleue pour me couvrir. On m'arma d'un fusil et d'un poignard, et, à partir de ce moment jusqu'à l'époque où je quittai le Sahara, je fus membre de la tribu des guerriers Oulad-Delim.

Je ne pus rentrer que dans une minime partie des objets qu'on m'avait dérobés. Mes vêtements marocains, par exemple, avaient été le lot de deux jeunes gens qui étaient partis depuis deux jours pour un voyage au Sénégal. Une grande partie de mes marchandises était passée entre les mains des femmes, et il eût été peu galant à moi de les leur enlever, d'autant plus que, devant vivre de la vie de ces nomades pour un temps plus ou moins long, j'avais à me créer une sympathie qui m'avait fait défaut jusqu'à ce moment-là; et, dans le Sahara comme dans beaucoup d'autres pays, les femmes ont une certaine influence sur l'esprit des hommes. Je leur fis donc bien volontiers abandon de mes bibelots. Cependant je demandai avec instance et j'obtins qu'on me rendît ma boussole, sous prétexte de m'orienter pour dire la prière. C'était une bonne boussole avec cadran solaire, et elle me fut de la plus grande utilité pour marquer mon itinéraire à travers les steppes du Sahara.

V

Un campement en marche. — Halte et levée du camp. — Repas du soir. — Une école chez les nomades. — Un beau-père entêté. — Un festin. — Naissance d'un enfant. — Coiffure des jeunes gens. — Jeu des Maures nomades.

Deux jours après, le campement se mit en route dans la direction sud-est. Le but de notre voyage était une visite à faire au beau-père de mon hôte, qui résidait aux confins des steppes.

Dès les premiers jours de marche je pus m'initier aux mœurs nomades. Une heure avant le lever du soleil le chef de la tente s'éveille et appelle à la prière les esclaves, les serviteurs, les femmes et les enfants. Il faut un bon quart d'heure avant que tout le monde soit bien éveillé et prêt à faire les ablutions. Il y a des appels successifs, des cris, quelquefois des injures, pour arracher les enfants au sommeil. Ceux-ci font la sourde oreille, pleurent, et pendant quelques minutes le brouhaha est indescriptible. Aussitôt après les prières, auxquelles les femmes et les jeunes filles prennent part, ces dernières s'occupent de l'emballage de la tente et du chargement des dromadaires. Les hommes surveillent l'opération. Cinq ou six dromadaires dressés au transport des objets du campement reçoivent leur charge, qui ne varie jamais, ni comme poids ni comme volume. Pendant ce temps les moutons et les chèvres, conduits par un berger maure, prennent le devant dans une direction indiquée. Le chargement de la tente terminé, les femmes assujettissent sur les vieux



Audience du cheikh Mel-Aynin. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

dromadaires les palanquins dans lesquels elles voyagent. Ces palanquins, formés d'une grande corbeille à fond de cuir, sont surmontés d'une sorte de coupole en osier destinée à garantir, au moyen d'un rideau, les voyageurs du soleil et du sable. Ensuite le troupeau de dromadaires, escorté par les hommes et les enfants, se met à son tour en marche.

Pendant la première heure, les animaux vont sans s'arrêter et sans songer à brouter les tiges de plantes qui se trouvent sous leurs pas. Peu à peu la marche se ralentit, le troupeau se débande, et, tout en continuant leur route, les bêtes paissent. Et cela dure ainsi jusqu'au soir, jusqu'au moment où le soleil disparaît à l'horizon.

On choisit un accident de terrain pour établir le campement. Les femmes dressent la tente; les serviteurs vont à la recherche des broussailles sèches pour faire du feu, tandis que les enfants font jaillir l'étincelle d'un silex. Les hommes, qui seuls ont soin du troupeau, font abattre les dromadaires, les rangent en ordre devant la tente, et ramènent autour du campement les moutons et les chèvres qui s'en étaient éloignés. Ensuite tous s'assoient en cercle autour de la flambée et attendent, en causant, l'heure du repas. Vers huit heures, un moment après la prière du soir, les servants font dresser les chamelles, enlèvent la poche d'osier qui enferme les mamelles de l'animal et empêche pendant la marche la visite inopportune des chamelons, et procèdent à la traite. La maîtresse de la tente, assise devant une grande jatte en bois et entourée d'écuelles de différentes grandeurs, préside à la distribution. Un esclave verse à mesure dans le récipient le lait nouvellement trait; comme compensation de son va-et-vient continuel, il a le privilège de boire la mousse de lait qui s'attache aux parois du vase. La femme commence à mettre de côté d'abord sa part, et c'est toujours la part du lion; puis elle distribue successivement le breuvage aux enfants, aux hommes et enfin aux serviteurs. La distribution aux enfants ne se fait jamais sans cris, sans pleurs, sans réclamations de toutes sortes, aucun n'est assez bien servi, et le repas débute presque toujours par des injures et des horions. La plupart d'entre eux préfèrent le lait chaud, et, comme les vases en bois ne peuvent être exposés au feu, ils ont recours à un moyen ingénieux. Ils font rougir des cailloux et les plongent tout brûlants dans leur breuvage.

Ensuite les membres de la famille se couchent sur la natte, dans la même position, la tête vers l'ouverture de la tente, serrés les uns contre les autres pour combattre la fraîcheur de la nuit. Puis un long tapis est étendu sur tous en guise de couverture, et chacun prend son repos. Les serviteurs et les esclaves, enveloppés dans leurs vêtements, couchent au milieu des troupeaux.

Le lendemain comme la veille, une heure avant le lever du soleil tout le monde est debout, le campement se met lentement en marche jusqu'au soir, et tous les jours de même, jusqu'à ce qu'on rencontre les steppes fertiles qui permettent de séjourner dans la région.

Dans cette première marche je vis une école ou plutôt un collège ambulant qui m'intéressa fort.

Chez les Maures nomades l'instruction et l'intelligence atteignent un développement qui forme un contraste frappant avec le caractère des musulmans sédentaires de l'Afrique septentrionale. Cette intelligence, continuellement tenue en éveil par leur vie d'aventures, se développe rapidement, et l'on est tout étonné de voir les enfants prendre part sous la tente aux discussions les plus graves. L'instruction est aussi fort en honneur, et presque tous les nomades connaissent l'écriture arabe. Très fanatiques, ils passent une partie de leur vie à étudier ou commenter le Coran, et par leurs discussions théologiques ils acquièrent des qualités vraiment oratoires. Dans le Sahara certaines fractions de tribus se vouent à l'éducation des enfants; les Filali par exemple, émigrés autrefois du Tafilelt et qui résident ordinairement dans la région du cap Bojador, ont pour principale occupation de réunir autour d'eux des élèves, et ils font de leurs tentes de véritables académies. Quand un de ces *tolbas* (clercs) se trouve dans un campement, le soir, aussitôt les tentes dressées, les enfants des deux sexes, maîtres ou esclaves, se réunissent autour de l'instituteur nomade et apprennent les caractères arabes et les versets du Coran. A défaut de papier, chaque petit nomade est muni d'une planchette sur laquelle il s'exerce à l'écriture à l'aide de charbons de bois. Il se passe parfois plusieurs mois avant la rencontre du thaleb; l'éducation se poursuit tout de même, et les aînés instruisent les plus jeunes. Du reste cette école est une véritable distraction pour les enfants maures, et c'est de leur plein gré qu'ils suivent les cours des lettrés nomades.

Le beau-père d'Ibrahim, nommé Ennadjem, résidait dans la région des Ouedis, sur la limite extrême des steppes à l'est, à la lisière du grand désert, à peu près sous le tropique. Nous mîmes quinze jours pour parvenir à son campement. Cet Ennadjem était fort riche, il possédait cinquante dromadaires, cinq ou six cents moutons ou chèvres et trois esclaves. Il avait deux autres fils, et, en mariant Mennina, sa fille, à mon hôte, il avait exigé une dot de dix chameaux. Il y avait plusieurs années qu'il n'avait vu son gendre. Il nous accueillit fort bien et fut très heureux de voir les quatre petits-enfants nés depuis la dernière visite de sa fille. C'était un brave vieillard, mais d'un naturel très soupçonneux. Mis au courant des circonstances qui m'avaient rendu l'hôte de sa fille, il ne put vaincre au premier abord un sentiment de méfiance contre moi, et avec le fanatisme et l'entêtement des vieux Maures il se figura que ma présence porterait malheur à la famille qui m'avait accordé l'hospitalité. Il me fallut employer toutes les ressources de ma diplomatie pour me faire bienvenir du vieillard. Pendant des heures entières nous eûmes de longues discussions, qui se terminaient presque toujours par le monologue suivant : « Tu n'es pas au moins un infidèle, assure-le-moi sur la tête de Dieu, car tu sais que le contact d'un chrétien souille

autant le corps que l'âme. Prosternons-nous contre terre, mon fils, et proclamons ensemble que Dieu est bien Dieu et que Mahomet est le prophète de Dieu!... » Au bout de quelques jours je parvins à le convaincre, et, grâce à un de ces revirements fréquents à ce genre de caractère, il se prit soudain d'une si grande sympathie pour moi, qu'il me traita avec la plus grande libéralité et tâcha de réparer, par d'interminables dissertations sur le bonheur des élus, le dédain avec lequel il m'avait accueilli.

C'est chez ce Maure que je mangeai pour la première fois de la viande préparée à la mode saharienne. Pendant nos quinze jours de marche nous nous étions nourris exclusivement de lait de chamelle ou de pâte d'orge bouillie. Pour nous fêter, Ennadjem tua trois moutons. Ce fut un repas pantagruélique pour les nomades. Les moutons égorgés et dépouillés, on les découpa de la tête aux pieds, et les morceaux furent empilés dans une marmite remplie d'eau qui bouillait sur le feu. En attendant la cuisson, on mit dans le brasier le foie et les entrailles des animaux, et, à peine tièdes, ils furent partagés entre tous les convives. Quand les morceaux de mouton eurent bien bouilli, un Maure les retira avec la main et les distribua à la ronde. Cette distribution fut très originale, et, comme je ne l'ai vue exécuter de cette manière que cette fois-là, je ne saurais la passer sous silence. Les convives, au nombre de vingt, formaient un grand cercle autour du foyer. Le Maure qui remplissait les fonctions de maître queux lançait chaque morceau dans la direction d'un convive, qui était obligé de l'attraper à la volée. Quelquefois on manquait le coup, et le morceau roulait dans le sable; mais c'était le moindre des désagréments, et un lambeau de vêtement servant d'époussetoir avait bientôt



Un campement en marche. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

remis les choses en ordre. Puis chacun dévorait à belles dents son morceau de mouton cuit sans sel et sans assaisonnement d'aucune sorte. Pour ma part il me revint une omoplate et un cou.

Quoique je manquasse ce dernier morceau à la volée et que mon voisin eût poussé la politesse jusqu'à le nettoyer avec la manche de son vêtement, je dois déclarer que je n'ai jamais mangé de meilleur appétit. Lorsqu'il ne resta plus que les os, il y eut des assauts de courtoisie. Tous ceux qui avaient le bonheur de posséder dans leur lot un morceau de tibia ou un os quelconque renfermant de la moelle, l'offraient aux dames avec une parole aimable. Celles-ci l'acceptaient avec reconnaissance et passaient le reste de la soirée à le grignoter en guise de friandise.

Nous étions en marche vers le nord. L'eau se faisait de plus en plus rare. Nous ne rencontrions des puits que tous les dix jours. Dans les steppes ce sont plutôt des citernes que des puits. Les Maures creusent le sol dans les endroits favorables, et ces trous servent de réceptacles aux eaux de pluie. A l'arrivée d'un campement à l'une de ces citernes on sépare les troupeaux; les bergers puisent l'eau à l'aide d'un seau en cuir et la versent dans un grand récipient en peau de chèvre dans lequel les animaux viennent s'abreuver. Les Maures profitent de l'arrivée au puits pour faire des ablutions véritables; on remplit toutes les outres disponibles et l'on continue la marche.

En arrivant près de Zemmour, une femme mit au monde un enfant. Comme les femmes voyagent en palanquin, cette naissance n'arrêta pas du tout la marche de la caravane. Ce n'est que le soir, comme d'habitude, au coucher du soleil, que le campement fut choisi et que la mère et le nouveau-né purent enfin descendre de leur monture. Du reste, dans les steppes du Sahara toutes les naissances sont les mêmes, depuis celles des

enfants jusqu'à celles des animaux. Je me trouvais au milieu d'eux à l'époque où les chèvres et les brebis mettent bas. Plusieurs fois par jour, le berger atteignait la caravane en portant dans ses bras deux ou trois chevreaux nouveau-nés qu'il plaçait dans la corbeille affectée à leur transport. Le soir seulement, à l'arrivée au campement, on rendait les petits aux mères, afin qu'ils fussent allaités. Pour les chamélons on agissait comme pour les chevreaux, et les jeunes dromadaires étaient transportés dans une sorte de palanquin pendant les deux semaines qui suivaient leur naissance.

Les nomades sont sobres de réjouissances : aussi les fêtes de la naissance de l'enfant n'eurent rien de bien remarquable. On tua un ou deux moutons, on tira quelques coups de fusil, on félicita le père, et ce fut à peu près tout. Mais si les cérémonies sont peu bruyantes, les coutumes sont fort singulières chez certaines de ces tribus nomades. Ainsi, à la naissance d'un enfant, si la mère met au monde un garçon chez les Oulad-Sidi-Mohammed, elle se barbouille la figure avec du henné pendant quarante jours. Si c'est une fille, elle ne fait subir, paraît-il, la même opération qu'à la moitié de la face. C'est pour des raisons d'hygiène, je crois, que les mères se rendent ainsi hideuses pendant le mois qui suit l'accouchement. D'autant plus que j'ai observé qu'une fois par mois, à date fixe, les jeunes femmes et les jeunes filles se barbouillent le visage de la même manière.

On profita de ce répit pour célébrer une cérémonie de famille qui est aussi assez curieuse.

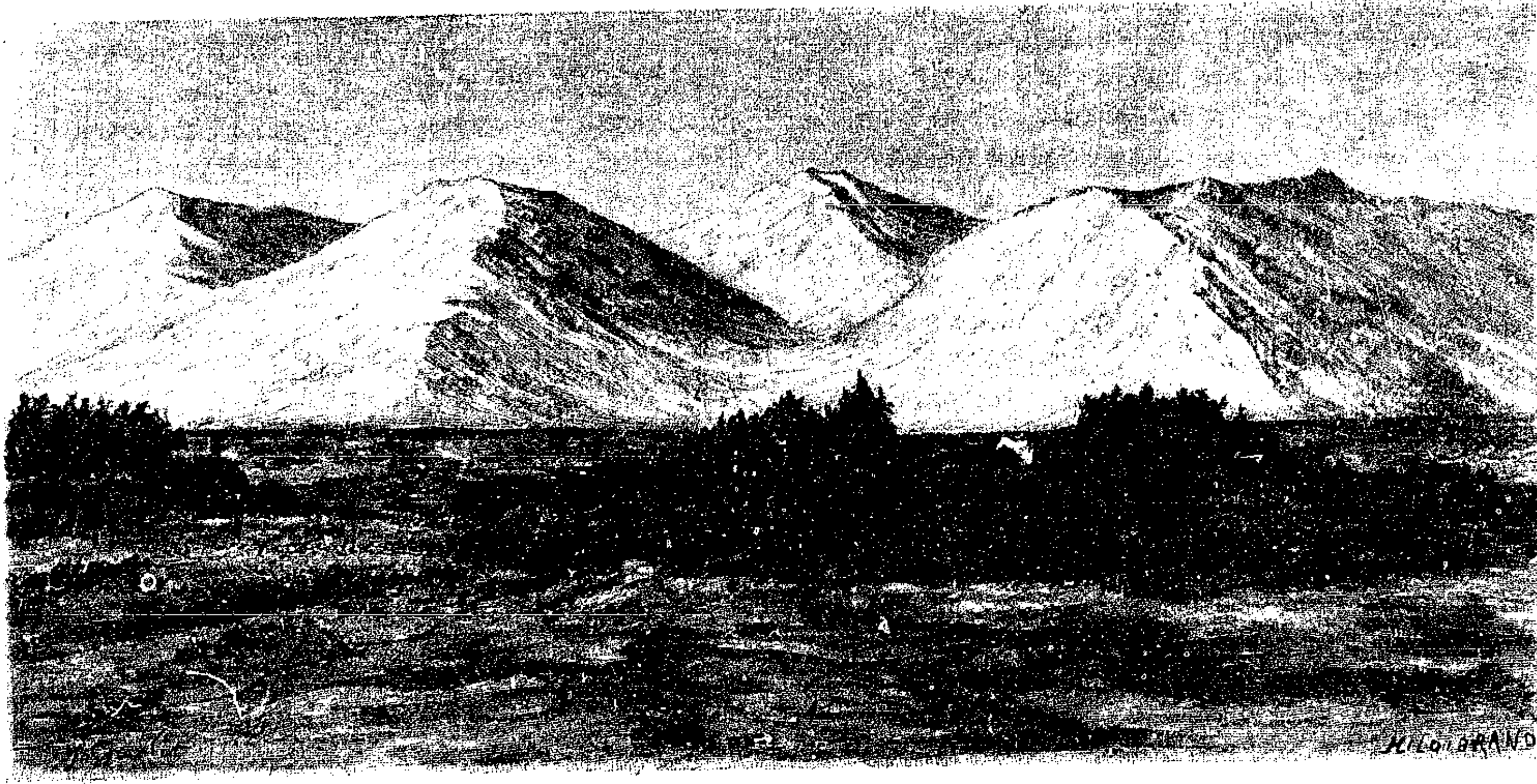
Les jeunes nomades portent au sommet de leur tête rasée trois ou quatre longues mèches de cheveux. A chaque grande circonstance de leur vie de jeune homme on coupe une de ces mèches, en ayant soin de garder pour la dernière celle de l'occiput. Comme celle-ci est la plus difficile à faire enlever, elle allonge beaucoup, et plusieurs jeunes gens atteignent presque l'âge d'homme avec une véritable natte derrière le dos. Cet ornement n'est pas du tout en honneur chez les nomades, et ils ont hâte de s'en voir débarrasser. — Pendant notre dernière marche un des fils de mon hôte, s'étant distingué pour le soin qu'il portait au troupeau et ayant de plus à lui seul dressé trois chamélons, se vit débarrasser de l'une des trois mèches qui surmontaient le sommet de sa tête. Ce fut encore l'occasion de la mort d'un mouton, et, pendant les deux jours que dura notre station, nous réparâmes autant que possible les fatigues et les privations passées. L'amusement favori des nomades, auquel se livrent les jeunes gens et même les hommes faits, consiste à placer l'un d'entre eux au milieu d'un cercle et à l'exciter par des cris et des petits coups. Celui-ci ne peut se défendre qu'en sautant en l'air et en donnant des ruades; s'il touche un de ses partenaires, il sort du cercle et cède la place au maladroit. Ce jeu, qui demande une grande agilité, est fort prisé des Maures et constitue leur plus agréable distraction. Rien n'est plus curieux que de voir ces nomades, la chevelure flottante, pousser des cris effrayants et faire de grands sauts pour s'exciter mutuellement. Le sol en est ébranlé. On dirait une troupe de damnés se démenant dans un cercle macabre.



Un puits dans les steppes (voy. p. 207). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Camille Douls

(La fin à la prochaine livraison.)



Le saguiat el-Hamra (voy. p. 214). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

CINQ MOIS
CHEZ LES MAURES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL,

PAR M. CAMILLE DOULS [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Une hallucination dans le Désert. — Le simoun et les vents de sable. — Un mariage. — Danse et réjouissances. Attaque de caravane. — Combat et massacre. — Tombeaux de naufragés chrétiens.

De Zemmour nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest, dans la direction du cap Bojador. Avant d'arriver à la côte, nous croisâmes une plaine stérile, sablonneuse et lugubre, connue par les nomades sous le nom de Ragg. La traversée de cette triste contrée restera comme un des épisodes les plus mémorables de mon voyage. En prévision de la difficulté de la route, les dromadaires avaient fait ample provision d'eau aux derniers puits. Les moutons et les chèvres avaient été conduits plusieurs fois de suite à l'abreuvoir, et l'on avait utilisé toutes les outres disponibles pour emporter le plus possible d'eau. Rien de plus monotone que cette marche de trois jours à travers une contrée pierreuse, fauve et dénuée de végétation. Un soleil brûlant, que la radiation du sol rendait plus intolérable encore, énervait le corps et jetait l'esprit dans une véritable prostration. A la fin du premier jour de marche, je subis un phénomène physique auquel sont sujettes les peuplades du Sahara. La chaleur et les privations excitent tellement le système cérébral qu'on éprouve un genre d'hallucination nommé *ralgue* par les indigènes.

Il était trois ou quatre heures de l'après-midi. Le campement et le troupeau de dromadaires marchaient en avant. Les chèvres et les moutons, fatigués par la chaleur, suivaient péniblement, à une grande distance en arrière. Tous les Maures, à cause de la difficulté de la marche, avaient monté leur dromadaire favori. Les femmes et les petits enfants sommeillaient dans les palanquins, endormis par le balancement lent et monotone de leurs montures. Un nomade inspiré par la situation chantait une de ces mélopées mélancoliques nées dans le désert et dont le rythme langoureux réveille si bien les souvenirs.... C'était le second mois de mon séjour chez les nomades ; les privations de toutes sortes et surtout le manque de nourriture avaient émacié mon corps et rendu plus sensible mon système nerveux. Soudain le désert changea d'aspect : il devint plan et uni comme la surface d'un lac ; les cailloux disparurent et firent place à un sable fin, brillant comme des paillettes de mica. Le dromadaire que je montais se trouva brusquement isolé et je me vis seul entre le ciel et la terre sur cette plaine resplendissante. Puis

1. Suite et fin. — Voyez t. LV, p. 177 et 193.

dans le lointain j'entendis des voix douces et mélodieuses qui étaient à mes oreilles ce qu'était à mes yeux la surface éblouissante du désert. J'entendais ce qu'un Maure eût appelé des voix célestes et je voyais ce qu'il eût pris pour un désert du paradis. Pendant tout le temps que dura cette vision, le sentiment de la perception avait complètement disparu; je subissais une sorte d'hypnotisme; j'étais toujours assis dans la même position perpendiculaire sur ma monture, et mes paupières ne s'étaient pas fermées; mais l'expression de ma physionomie devait révéler le phénomène que je subissais, car un Maure, surprenant mon regard d'halluciné qui fixait l'horizon sans voir, me frappa sur l'épaule en criant : « Réveille-toi, réveille-toi! tu as le ralgue, tu vas devenir fou! »

Le vent brûlant qui soufflait de l'est rendit encore plus difficile notre second jour de marche à travers cette misérable contrée. L'atmosphère était d'une lourdeur extrême, et le sable, soulevé avec force, obscurcissait l'horizon et nous enveloppait d'un nuage compact. Les hommes et les animaux étaient haletants; les pauvres bêtes, fouettées par le vent, inclinaient la tête vers le sol et baissaient leurs paupières. Nous étions obligés de nous envelopper complètement la face, pour ne pas être aveuglés et n'avoir pas la gorge desséchée. Le sable, d'une finesse extrême, pénètre dans tous les pores; aucun objet ne saurait être assez hermétiquement clos. C'est ce qui explique la coutume constante qu'ont les Maures des deux sexes de se voiler la partie inférieure de la face. Il est absolument impossible d'affronter un pareil vent à visage découvert.

Les steppes du cap Bojador, appelées *kddâ* par les Maures, sont très fertiles. Nous fîmes un séjour dans cette région. J'y fus témoin d'un mariage.

Chez les nomades comme chez tous les musulmans, c'est le fiancé qui apporte la dot ou plutôt qui achète la femme dont il veut faire son épouse. Dans le Sahara la dot se calcule en valeur de dromadaires : valeur fictive la plupart du temps, qui peut se payer en bétail ou même en douros, la seule monnaie existant dans la région; ainsi on dit d'une femme qu'elle vaut cinq, sept, dix, douze dromadaires. Lorsqu'un jeune homme a jeté son dévolu sur une jeune fille, il entre en pourparlers avec les parents. Si ces derniers sont riches et le jeune homme pauvre, le futur beau-père fait les premières avances au jeune ménage; si aucun des deux n'est fortuné, le fiancé a recours à l'obligeance de ses amis pour se procurer la dot.

C'est à l'occasion de ce mariage que je vis pour la première fois une danse saharienne. Comme chez les Arabes, ce sont les femmes seules, chez les Maures, qui se livrent à cet exercice. Celle qui remplissait dans ma tribu le rôle de bayadère était une jeune fille de quatorze ans aux yeux langoureux, à la taille flexible, aux extrémités fines, à la démarche fière et hardie. La scène se passait devant la tente des jeunes époux. C'était le soir, après le coucher du soleil; le ciel était constellé d'étoiles, et les Maures formaient un grand cercle, éclairé par un immense feu de broussailles qui en occupait le centre. Les femmes et les jeunes filles étaient groupées ensemble. Les hommes, devisant de choses et d'autres, s'excitaient en parlant, et leurs cris seuls troublaient le silence du désert. A un signal donné, les conversations furent interrompues; la jeune coryphée se leva, prit place au milieu du cercle, et les deux instruments qui composaient l'orchestre préludèrent aux accords. Les instruments de musique se résument chez les nomades en flûtes de roseau, comme au beau temps de Virgile, et en tambourins. Leur musique est monotone comme le désert, mais, comme lui, elle a aussi ce charme qui amollit les sens, rend l'esprit rêveur et prédispose aux songes et aux visions. Aux premiers sons de musique, la jeune fille prit une pose voluptueuse et languissante; les yeux demi-clos, elle simulait un spasme. Puis, la musique s'accélérant, elle élargit ses paupières, comme s'éveillant d'un long sommeil, et, les mains sur les hanches, marquant la mesure par le balancement cadencé de son corps, elle fixa l'assemblée de ses grands yeux noirs. Insensiblement ses gestes et sa pose se modifièrent, et, à un certain moment, elle parut subir l'influence d'un charme : ses narines se gonflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, ses joues brunies s'estompèrent d'un léger carmin, et sa poitrine haletante laissa échapper des sifflements mêlés à des paroles incohérentes. A ce spectacle les femmes souriaient discrètement, et les Maures, rendus rêveurs, égrenaient leur chapelet en pensant aux houris du paradis de Mahomet.

Les réjouissances de la noce se bornèrent en coups de fusil et en congratulations. Les femmes chantèrent, les enfants jouèrent aux osselets, et des marabouts psalmodièrent des chapitres entiers du Coran. Le soir on mangea beaucoup de pâte d'orge et, comme extra, des dattes trempées dans du lait chaud. Tous les convives étaient à peu près repus lorsqu'ils songèrent à se retirer, et ils manifestèrent leur satisfaction par des *Hamdou'llâh!* sans fin. Quant aux jeunes époux, ils inaugurèrent cette nuit leur tente en poil de chameau, et la natte de jonc leur servit de lit nuptial.

Nous ne fîmes qu'un très court séjour dans le kddâ et, après quelques jours de repos, nous ne tardâmes pas à prendre la route du nord. L'une de nos premières marches fut signalée par une attaque de caravane et une scène de carnage dont j'aurai longtemps l'horreur présente à la mémoire.

La tribu des Oulad-Delim, dont j'étais l'hôte, a dans le Sahara occidental une réputation de férocité qui n'est pas du tout surfaite. Toutes les fois qu'un Oulad-Delim trouve une occasion de tuer ou de piller, il la saisit avec empressement, et ses instincts farouches sont redoutés de tous les autres Maures nomades. Donc, comme nous étions en marche vers le nord, nous aperçûmes à l'horizon une caravane qui venait en sens inverse. La vue des dromadaires chargés indiquait clairement qu'il s'agissait d'une caravane commerciale.

On envoya aussitôt deux éclaireurs pour reconnaître les arrivants. Une demi-heure après ils étaient de retour et annonçaient que la caravane venait de Tindouf, portant un chargement de dattes dans le Tyris. Elle se composait de trente hommes, de dix femmes et quelques enfants, de quarante-huit dromadaires mâles ou femelles, et appartenait à des Maures de la tribu des Oulad-Tyderarln. L'attaque fut aussitôt résolue. On arrêta la marche du campement, on déchargea les dromadaires, et les enfants et les femmes furent mis en sécurité derrière un accident de terrain. Ensuite on prépara les armes, qui se composent de fusils à pierre provenant du Sénégal et de poignards marocains, et, chaque Maure ayant monté un dromadaire, se mit en marche dans la direction de la caravane. Tous les hommes du campement faisaient partie de l'expédition. Nous étions quatre-vingts guerriers. Je dis *nous*, car on avait exigé que j'accompagnasse la troupe pour utiliser au besoin les armes dont j'étais pourvu. Mais, par condescendance, on m'avait relégué à l'arrière-garde, et je ne devais prendre part à l'action que si la situation des agresseurs devenait critique. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à deux ou trois cents mètres de la caravane, Ibrahim, qui commandait l'expédition, brandit son fusil en l'air en criant : « *Bismillâh! Bismillâh!* » et il mit sa monture au trot, courant sus aux Maures convoyeurs. Tous les Oulad-Delim l'imitèrent en faisant des grimaces horribles et des cris terrifiants pour épouvanter leurs victimes. A cause de la mauvaise qualité de leurs munitions et de leurs armes, il est rare qu'un coup de feu tiré à peu de distance soit mortel. Mais l'effroi fit plus de mal aux Maures attaqués que la décharge des fusils. En reconnaissant les terribles Oulad-Delim, ils furent pris d'une peur folle, et, sans songer à se défendre, ils se débandèrent aussitôt. Les Oulad-Delim en vinrent bientôt à bout. Dans les proportions de trois contre un, toute résistance était impossible : aussi, dix minutes après, les corps de vingt-cinq Oulad-Tyderarln jonchaient le sol. Cinq d'entre eux, grâce à la rapidité de leur monture, avaient pu s'enfuir. Les vingt-cinq Maures avaient été égorgés. Le spectacle était horrible. Les dromadaires, affolés, faisaient entendre leurs cris plaintifs; les femmes, se tordant les bras vers le ciel, poussaient des gémissements et des sanglots à fendre l'âme; les enfants hurlaient en s'accrochant aux vêtements de leurs mères, tandis que sur le sable, au milieu de larges mares de sang, quelques malheureux Maures, la gorge entr'ouverte, se tordaient dans les convulsions de l'agonie. Le butin fut aussitôt partagé. Les femmes et les enfants, tirés au sort, furent emmenés comme captifs; et nous reprîmes notre marche comme si rien d'anormal ne se fût passé.



Une bayadère du Sahara. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Maintenant nous longions la côte de l'Océan, une bien triste contrée, avec ses d... es de sable et ses plaines pierreuses. Dans cette marche nous rencontrâmes cinq ou six tumuli (*brourj* en arabe) qui servent de tombeaux aux Européens naufragés et assassinés par les Maures. Chaque voyageur jette, en proférant des malédictions, une pierre sur le tumulus, qui augmente chaque année de volume. On dirait que la nature compatissante, a voulu sauver de l'oubli les malheureux dont le corps repose sur cette côte lugubre. Un peu de terre végétale, apportée par le vent, a couvert les interstices des pierres, et d... fleurettes s'épanouissent au milieu des cailloux. Je me suis agenouillé en cachette au pied d'un de ces tombeaux; mon âme, émue, a murmuré les premières paroles de regret qui aient été prononcées sur ce mausolée, et j'y ai pieusement cueilli une petite fleur bleue que je conserve avec religion.

VII

Ma demande en mariage. — Ma fiancée. — En marche vers Tindouf. — L'hospitalité chez les nomades. — Privations et fatigues. — Arrivée à Tindouf. — Grand entrepôt d'esclaves. — Funérailles d'un jeune guerrier. — Soins d'hygiène. — Mes fiançailles. — En route pour le Sud Marocain. — Le premier village du Désert.

En arrivant près du Saguiat el-Hamra, il se passa un événement qui eut une action décisive sur mes rapports et mon séjour chez les Maures nomades. Ibrahim, mon hôte, s'était pris d'une grande sympathie pour moi et il avait rêvé de me donner en mariage sa fille Éliazize.

Il ne me fit pas les ouvertures directement et eut recours à l'intermédiaire de quelques jeunes guerriers du même campement. Comme je l'ai dit durant le cours de ce récit, chez les Maures nomades comme chez tous les musulmans, le fiancé apporte la dot. Après bien des négociations, je tombai d'accord avec Ibrahim pour une dot de sept dromadaires. Mais la question du payement était embarrassante. Ayant été dépouillé au début de mon voyage et ne possédant pour le moment aucune valeur, comment donner sept dromadaires? C'est alors que je vis tout le parti que je pouvais tirer de cette situation. Depuis longtemps je cherchais un prétexte plausible pour quitter les nomades; cette offre de mariage et la difficulté pour moi de payer la dot furent ce prétexte. J'allai trouver Ibrahim et lui tins à peu près ce langage : « C'est avec le plus grand plaisir que j'accepte les avances que tu m'as faites; mais j'ai été dépouillé, tu le sais trop bien : aussi je ne puis te donner immédiatement ma dot. Cependant il y a un moyen d'arranger les choses. Si tu le veux, nous irons ensemble à l'Ouad-Noun, tu me présenteras au caïd Ould-Beyrouk comme ton futur gendre, et tu lui demanderas pour moi une monture et un guide pour gagner le Maroc à travers le Sous. Je connais le Maroc, il me sera facile de trouver la route de mon pays. Et puis, quelques mois après, *Inch'Allah!* (s'il plaît à Dieu!) je reviendrai par le même chemin, t'apportant la valeur, et au delà même, de notre marché. » Ibrahim accepta ma proposition, et il fut convenu que dans quelques jours nous prendrions la route du Sud Marocain.

La jeune Eliazize, ma fiancée, était une gracieuse enfant de douze ans, aux grands yeux noirs, aux longs cils, à la peau brunie. Elle était svelte et d'une taille élancée; et lorsqu'elle marchait, le corps enveloppé dans les plis harmonieux de son haïk de cotonnade, la main sur la hanche, les bras et les seins nus, il me semblait voir une choéphore antique, et les vers du poète arabe me revenaient en mémoire : « Elle est agile comme une gazelle, et sa taille est flexible comme une lance du Yémen ». Dans la soirée, du même jour où Ibrahim m'avait offert la main de sa fille, je me trouvai seul avec la jeune nomade sous la tente. Elle s'approcha de moi et, mettant sa main dans la mienne : *Ia khrouïa* (« O mon frère! » c'est ainsi qu'elle m'appelait depuis ma captivité), je ne t'appellerai plus que mon fiancé. Nos âmes sont sœurs, car lorsque tu étais pauvre esclave, je voulais te sauver, et, maintenant que tu es mon frère, Dieu veut que nous habitions pour toujours sous la même tente. Abd el-Malek, gloire à Dieu! gloire à toi qui fais d'Eliazize ta fiancée! » Et la jeune fille me donna sa première accolade de fiancée.

Je dois l'avouer, je fus ému des paroles de la jeune Mauresque. J'avais appris à la chérir, je l'aimais comme on aime une sœur. J'étais heureux lorsqu'elle était à mes côtés et que de sa douce voix elle me murmurait ses plaintes et ses rêves, ses joies et ses chagrins. J'étais devenu son ami, son confident. Et combien j'oubliais l'isolement et les privations, la barbarie et les souffrances, lorsque j'entendais la vierge du Désert me dire avec candeur, comme un écho du Cantique des Cantiques : « O mon frère, tu es le palmier de l'oasis, je suis la fleur du laurier-rose qui m'épanouis à ton ombre! »

Et j'allais la quitter, et j'allais partir sans esprit de retour vers des pays nouveaux, emportant, qui sait? peut-être avec moi quelque chose du cœur de l'enfant. Oh certes! cette pensée faisait naître en mon âme des regrets et des remords.

Je lui dévoilai une partie de la vérité, je lui laissai deviner mes intentions; et, comme elle me regardait, les yeux noyés de larmes, je lui prodiguai les consolations les plus douces, l'appelant « ma petite sœur », m'excusant presque; et dans mon émotion j'attirai sur ma poitrine la tête de la jeune Mauresque éplorée....

... Mon hôte avait une charge et demie de peaux de chèvres et de moutons. Depuis longtemps il manifestait le désir de s'en débarrasser, mais il ne pouvait les vendre ou les échanger que dans un marché important, et depuis plusieurs années il n'avait pas quitté l'intérieur des steppes. Pour le moment l'occasion était très favorable : nous n'étions qu'à dix journées de marche de Tindouf.

Il choisit un emplacement pour le camp et, ayant remis la direction de la tente à sa femme, il résolut de se mettre en marche vers l'oasis, n'emmenant pour compagnons de route qu'un autre Maure et moi. Dès que j'avais appris les intentions de voyage d'Ibrahim, je ne lui avais pas laissé de repos qu'il ne m'eût choisi comme compagnon de voyage.

Notre caravane se composait de cinq dromadaires, dont deux chargés de peaux, et trois montés par chacun de nous. En vrais nomades, mes compagnons de route n'emportèrent pour provisions que quelques poignées de grain d'orge et une outre d'eau.

Nous remontâmes le Saguiat-el-Hamra, encore inexploré. Comme je l'avais prévu, cette marche fut très pénible. J'eus à subir surtout de grandes privations. Nous nous arrêtions tous les soirs au coucher du soleil. Si nous trouvions des campements de Maures, nous demandions l'hospitalité. Nous avions soin de nous arrêter discrètement à quelques pas des premières tentes. Les Maures venaient alors vers nous et nous souhaitaient la paix de Dieu. Ils déchargeaient ensuite nos dromadaires, leur mettaient des entraves aux pieds, et nous priaient de les suivre. Nous étions introduits dans la tente du plus riche d'entre eux; on nous offrait la meilleure place; le premier lait de la traite était pour nous; et puis, lorsque la prière du soir avait été récitée en commun et que l'heure du repos était venue, nous avions une grande couverture pour nous envelopper et passer la nuit le plus chaudement possible. Et tout cela sans question indiscrète, sans nous connaître, sans demander qui nous étions, où nous allions, d'où nous venions. Ces devoirs d'hospitalité s'exerçaient méthodiquement, avec le même respect, la même conscience, depuis le chef de la tente jusqu'au dernier esclave.



Massacre et pillage d'une caravane (voy. p. 211). — Dessin de J. Girardet d'après un croquis de l'auteur.

Quelquefois nous ne rencontrions qu'une ou deux tentes isolées et gardées par des femmes, les Maures étant absents. Dans ce cas, l'accès de la tente nous était interdit, et, selon la coutume, nous nous arrêtions à une vingtaine de pas du camp. L'hôtesse venait alors au-devant de nous, nous souhaitait la bienvenue, nous invitait à descendre de nos montures et, choisissant un accident du sol comme abri, nous le désignait. Ensuite elle allait chercher la natte de la tente ainsi que le tapis qui sert de couverture de famille pendant la nuit et, l'étendant sur le sol, nous priait d'y prendre place. Elle avait soin, avant de nous quitter, d'allumer un feu devant nous pour combattre la fraîcheur de la soirée, et de nous prier de prendre patience en attendant le repas.

Si la tente était riche et possédait beaucoup de chamelles, on nous apportait un énorme plat de lait; dans le cas contraire, les femmes se hâtaient d'écraser des grains d'orge avec leurs moulins à pierre. Après avoir fait bouillir cette farine dans l'eau, elles nous servaient une sorte de gâteau que nous mangions avec délices.

Malheureusement nous ne rencontrâmes pendant nos dix jours de marche que cinq campements; de sorte que les autres cinq jours nous fûmes obligés de nous coucher presque sans nourriture et sans natte ni tapis.



Arrivée à Tindouf. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Ibrahim faisait alors une distribution d'une poignée d'orge, et nous étions obligés de nous contenter de ce maigre aliment après un jeûne de vingt-quatre heures.

Mais je souffrais surtout du froid pendant la nuit; la radiation s'exerçant avec une grande intensité sur la surface siliceuse du sol, la fraîcheur de la nuit est extrême. Et nous n'avions rien pour nous couvrir, rien à interposer entre nos membres et le sol! Si parfois je me plaignais à Ibrahim, il me consolait par quelques citations du Coran et paraphrasait les paroles de Mahomet, qui, lui aussi, a dit : « Plus les souffrances seront grandes, plus la récompense sera douce ».

Après avoir traversé le plateau d'El-Hamada, nous arrivâmes à Tindouf. Tindouf n'est qu'un bourg; mais, pour les nomades qui ne possèdent sur leur territoire ni villes ni villages, cette oasis prend les proportions d'une capitale. Quant à moi, je dois avouer qu'à la vue de l'oasis je subis l'impression des nomades, et ces quelques petites maisons que j'apercevais là-bas au pied d'une colline, ce minaret encadré par la cime des palmiers qui se détachait sur le fond sablonneux de la plaine, me transportèrent de joie. Depuis quatre mois que j'errais dans le Sahara, je n'avais pas vu la plus petite construction, pas le moindre palmier : Tindouf m'apparut comme une grande cité.... Le matin du dixième jour nous nous étions

joints à une caravane de Maures qui se rendaient comme nous à Tindouf. Nous nous réveillâmes sous d'heureux auspices, et c'est tout joyeux que nous nous mîmes en marche. On eût dit que les dromadaires eux-mêmes sentaient l'oasis, car ils marchaient d'un pas allongé, et leur tête se tenait plus allègre. Vers le milieu du jour, nous atteignîmes le penchant oriental d'El-Hamada, et nous aperçûmes Tindouf. La caravane s'arrêta; les nomades descendirent de leur monture et, s'étant prosternés trois fois contre terre vers l'orient, ils commencèrent la récitation de la *fâtiha*. Puis, quand ils eurent fini, ils se levèrent et, dressant les bras vers les cieux, crièrent d'une voix puissante : « *El-Hamdou'llâh* ». Il y avait plusieurs années qu'aucun de ces Maures ne s'était approché d'une cité quelconque; ils remerciaient Dieu de les avoir conduits au but sains et saufs.

Fondée en 1857 par un marabout de la tribu des Tadjakants nommé Bel-Hamedj, l'*oasis de Tindouf* ne tarda pas à prendre un grand développement et une importance commerciale. Elle est bâtie au pied d'une colline et possède quelques jardins et un puits remarquable par sa fraîcheur. Les maisons sont construites avec de l'argile séchée au soleil, sans poutres ni solives. Comme monuments, elle ne possède qu'une mosquée,



Gorges entre le saguiat el-Hamra et l'Ouad-Draâh (voy. p. 212 et 218). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

dont le minaret domine l'oasis et se voit de fort loin sur la route de Timbouktou, et une koubba dans la partie sud du bourg. Située sur la route des caravanes du Soudan, elle est, mieux qu'In-Çalah dans le Touat, le point de concentration des différentes routes qui se dirigent du nord-ouest de l'Afrique vers Timbouktou. Cinq artères y aboutissent. Les caravanes venant du Soudan laissent à Tindouf une partie des marchandises et presque tous les esclaves. Ainsi la *grande Akabar* de cette année, qui amenait cinq cent vingt esclaves des deux sexes, a laissé dans l'oasis quatre cent quatre-vingt-dix nègres, qui ont été vendus et dirigés dans toute l'Afrique Septentrionale. De plus, les caravanes réservent à ce marché toutes les marchandises dont la vente ne pourrait couvrir les frais d'un long voyage, telles que les peaux de girafe, les poils de dromadaire ou de chèvre. Pendant mon court séjour dans l'oasis j'y ai croisé une caravane qui venait aussi du Soudan avec des esclaves. Elle se composait d'environ deux cents dromadaires et d'un même nombre d'esclaves. Je dois avouer que tous ces jeunes nègres m'ont paru être dans un état de santé aussi satisfaisant que pouvait le laisser espérer la dure traversée du désert qui s'étend depuis Araouan jusqu'à Tindouf. Une partie des dromadaires étaient chargés d'outres remplies d'eau. En route, dès qu'une de ces outres était

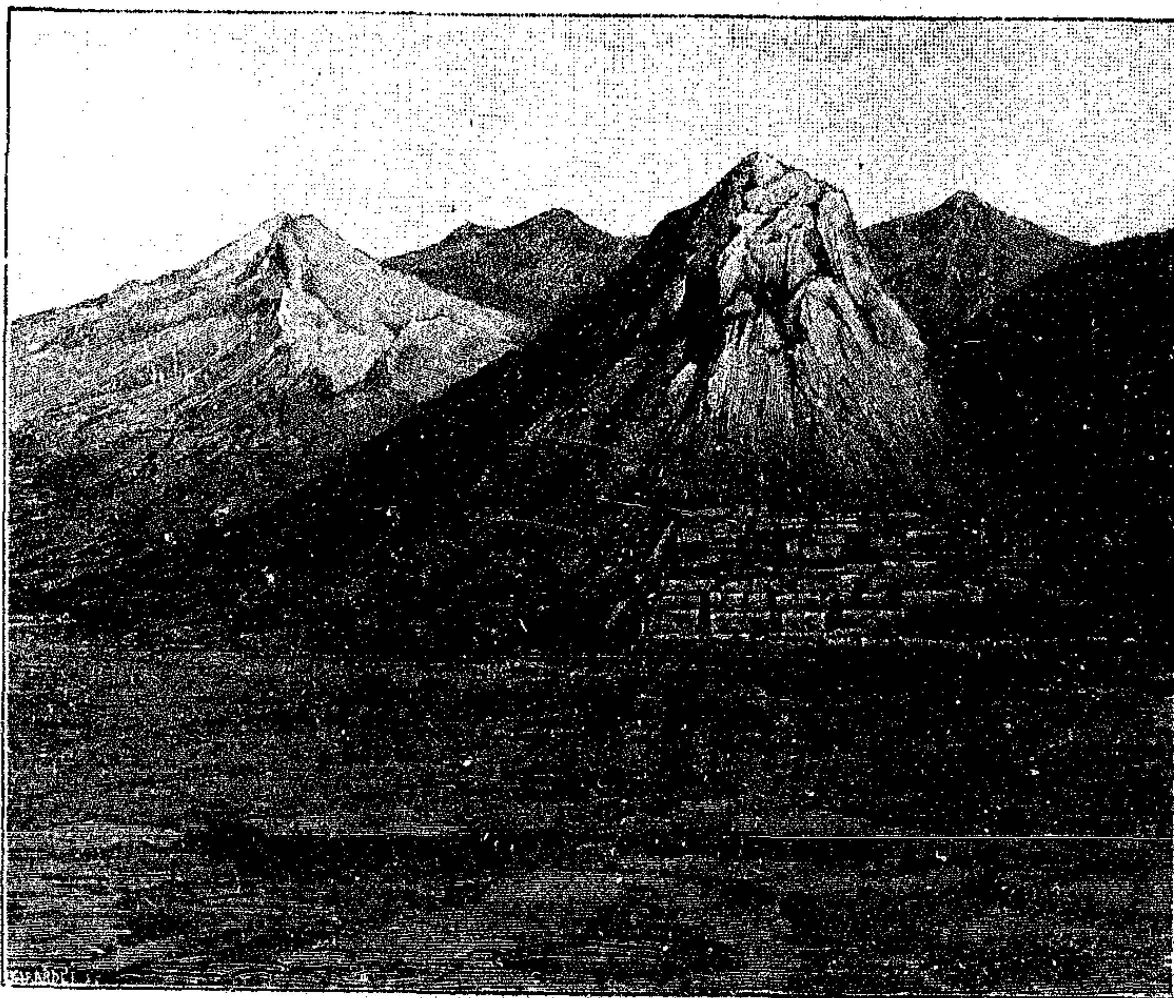
vide, elle était remplacée comme charge par un petit nègre, de sorte qu'à l'arrivée à l'oasis la plupart des esclaves, avaient leur monture. Sur ces deux cents esclaves il n'y en avait certainement pas vingt qui fussent réellement malades.

Depuis dix ans, Tindouf a doublé comme étendue et comme population : j'estime à deux cents le nombre de ses maisons. Les habitants m'ont paru être d'une couleur plus foncée que les populations environnantes, probablement à cause de l'élément nègre. Ils portent le même costume et ont les mêmes mœurs que les Maures du Sahara.

Nous restâmes trois jours à Tindouf, logeant chez un habitant de l'Ouad-Noun, qui fait le commerce des peaux et des dattes. Les échanges se firent chez notre hôte; puis nous reprîmes la direction de l'ouest, vers le cap Juby.

Le voyage de retour ne fut pas plus remarquable que l'aller, et nous eûmes à subir les mêmes privations et les mêmes fatigues, quelquefois trouvant un campement qui nous donnait l'hospitalité, le plus souvent nous nourrissant des dattes que nous avions emportées, et dormant sur le sol nu. Au lieu de suivre la route qui avait été prise en venant, nous nous dirigeâmes un peu plus au nord, directement vers l'est, en traversant la Tekna.

En arrivant au campement, nous trouvâmes la tribu en deuil. Pendant notre absence, deux jeunes gens



Ksar el-Abiar (voy. p. 218). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

s'étaient pris de querelle; ils s'étaient servis de leurs armes, et l'un d'eux avait été blessé mortellement. Le meurtrier était en fuite. Le blessé, après une agonie de trois ou quatre jours, venait de rendre le dernier soupir. Le corps du jeune guerrier était étendu sur la natte de la tente et entouré des femmes du campement, qui poussaient pendant des heures entières des hurlements affreux. Elles se tordaient les mains, déchiraient leurs vêtements et se meurtrissaient le visage. A la porte de la tente, plusieurs Maures, le fusil d'une main, le chapelet de l'autre, psalmodiaient les sourates du Coran.

Les funérailles du jeune nomade eurent un caractère de simplicité bien en harmonie avec ce milieu où venaient de s'écouler les jours de sa jeunesse. Après l'avoir enveloppé dans ses vêtements, on attacha le corps sur un dromadaire, et le convoi se mit en marche vers une inclinaison de terrain, à une certaine distance des tentes, où avait été creusée une fosse. Les Maures, la figure voilée, escortaient le cadavre en récitant d'une voix lugubre le passage du Coran usité en cette circonstance. Le corps fut descendu dans la fosse, la face tournée vers l'orient, et recouvert ensuite de sable. Une pierre qu'on dressa à l'emplacement de la tête fut le seul mausolée du jeune guerrier nomade.

A quelques journées de là, notre départ pour le Sud Marocain ayant été décidé, Ibrahim réunit les Maures de la tribu pour célébrer mes fiançailles. Depuis que j'étais avec les Maures, nous avions rarement fait une si longue station sur le même territoire. Pendant les deux jours qui précédèrent la fête, les nomades passèrent leur temps à faire des palabres et à procéder à des soins d'hygiène intime. Comme lotions et eau de toi-



Audience du caïd Ould-Beyrouk (voy. p. 218). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

lette ils usent, en raison de la pénurie d'eau, d'urine de dromadaire, qu'ils recueillent dans les vases en bois servant de vaisselle. Et ils ont tellement l'instinct de l'économie et de l'épargne, que cette eau de toilette sert à deux usages. Après la face et les mains vient le tour des vases en bois eux-mêmes, qu'on ne nettoie que très rarement et qui conservent, grâce à ce mode de lavage, un goût ammoniacal dont ma bouche a gardé longtemps le souvenir.

Je n'étonnerai personne en disant que le vêtement et la chevelure des nomades sont remplis de parasites : un de leurs plus agréables passe-temps consiste à leur faire la chasse. C'est un petit service réciproque qu'ils se rendent avec beaucoup de complaisance, les femmes entre elles, les hommes mariés seuls ayant recours à l'obligeance de leur femme ou de leurs filles.

Les nomades des deux sexes soignent beaucoup leur chevelure et, en guise de pommade, ils usent de beurre de lait de chamelle. En desséchant, le beurre a pour résultat de coller les mèches de cheveux et de rendre la tête d'un nomade semblable à celle d'une Gorgone. La coiffure des femmes est particulièrement compliquée, et elles passent des semaines entières sans la défaire. Comme ornements, elles suspendent à leur chevelure, au moyen de fils, des morceaux d'ambre et des coquilles de mer.

Sous la tente, en repos, l'occupation des femmes consiste à battre du lait de chamelle dans des outres au moyen d'un trépied. Pour hâter la fermentation, elles allument ordinairement du feu au-dessous de la peau de bouc. S'il y a une jeune fille nubile, elle passe son temps à tisser des poils de chameau pour fabriquer une tente. Cette tente est l'apport ordinaire de la jeune épouse.

Mes fiançailles furent somptueuses. On tua quatre moutons. J'étais placé à côté de la jeune nomade qui était la reine de la fête. On chanta, on dansa, on fit même des discours, et lorsque les nomades, à la mode saharienne, m'eurent donné l'accolade en me traitant de « frère », un thaleb se leva et dans une brillante improvisation démontra que Dieu avait des vues sur moi, puisque, après m'avoir sauvé de grands dangers, il me donnait comme compensation de passer le reste de mes jours entre des troupeaux de dromadaires et la charmante Éliazize.

La soirée se termina à peu près de la même manière que la noce que j'ai déjà décrite. Il y eut cependant une différence : à la nuit, je ne me retirai pas avec la jeune Mauresque dans la tente nuptiale.

Le lendemain nous nous mîmes en route vers l'Ouad-Noun, laissant toujours le campement dans la même région. Plusieurs Maures profitèrent de notre voyage pour aller vendre au marché de Glimin de jeunes chamelons dont ils voulaient se débarrasser. Notre caravane se composait de vingt personnes et de trente-cinq dromadaires.

Le pays qui s'étend entre le saguiat el-Hamra et l'Ouad-Draâh est remarquable par ses soulèvements plutoniques. On y trouve des lits d'immenses fleuves, une nature âpre, tourmentée, des collines éruptives et une variété de paysage qui tranche avec la monotonie du Sahara. C'est dans le lit d'un de ces fleuves que les Maures ont construit en 1886 un marabout en terre, en l'honneur d'un saint personnage mort récemment et du nom de Sidi bou Baker. J'ai vu là un exemple du respect que portent les nomades à la mémoire des morts. Les voyageurs, en passant devant ce petit monument, venaient prier sur la tombe du saint. Ils se déchaussaient avant d'en franchir le seuil et allaient baiser dévotement la pierre dressée à l'endroit où repose la tête du marabout. Ils faisaient plusieurs fois le tour du mausolée et venaient enfin s'accroupir près de la pierre tombale. Ils conversaient ensuite avec les mânes du mort, racontant leurs peines, faisant part de leurs joies et de leurs espérances, et les priaient d'intercéder auprès de Dieu au jour du jugement.

Après avoir traversé l'Oued-Draâh, le premier fleuve d'eau courante que j'aie croisé dans mon itinéraire, nous arrivâmes au premier village sud-marocain qu'on rencontre en venant du Désert. Il se nomme le ksar el-Abiar, et est construit en terre glaise sur le penchant d'une colline.

Avec quelle joie je saluai cette pauvre petite bourgade perdue sur les confins du Sahara! Le pays était pourtant bien sauvage et bien triste; les seuls arbres qui rompissent la monotonie du paysage étaient quelques figuiers de Barbarie, dont le vert obstiné faisait tache sur la surface fauve de la colline, et cependant ce spectacle me semblait délicieux. Adieu le Désert, adieu les privations, adieu les farouches nomades! Devant moi s'étendaient les riches contrées du Sud Marocain. C'était le seuil du Maroc, c'était comme un avant-goût de la civilisation. De loin, entre des chaînes de montagnes j'entrevoyais des plaines fertiles, des villages nombreux, des pâturages verts; c'était le Sous.

Et ce spectacle évoquait en mon âme le souvenir de la patrie, que j'avais cru un instant ne jamais revoir.

VIII

Arrivée à Glimin. — Hospitalité du chef de l'Ouad-Noun. — Population. — Le Sous. — Berbères chleuh. — Une république musulmane. — Arrivée au Maroc. — Entrevue avec des Européens. — Nouvelle captivité. — Mon sauveur le renégat. — Délivrance.

A notre arrivée à Glimin, Ibrahim me conduisit au caïd Daghman-Ould-Beyrouk. Il me présenta au chef de l'Ouad-Noun comme un musulman et lui expliqua les raisons qui m'obligeaient à m'en retourner chez moi. Le caïd Daghman ne conçut aucun soupçon et m'accorda une large hospitalité. C'est dans cette ville que je pris congé d'Ibrahim et des Maures qui m'avaient accompagné.

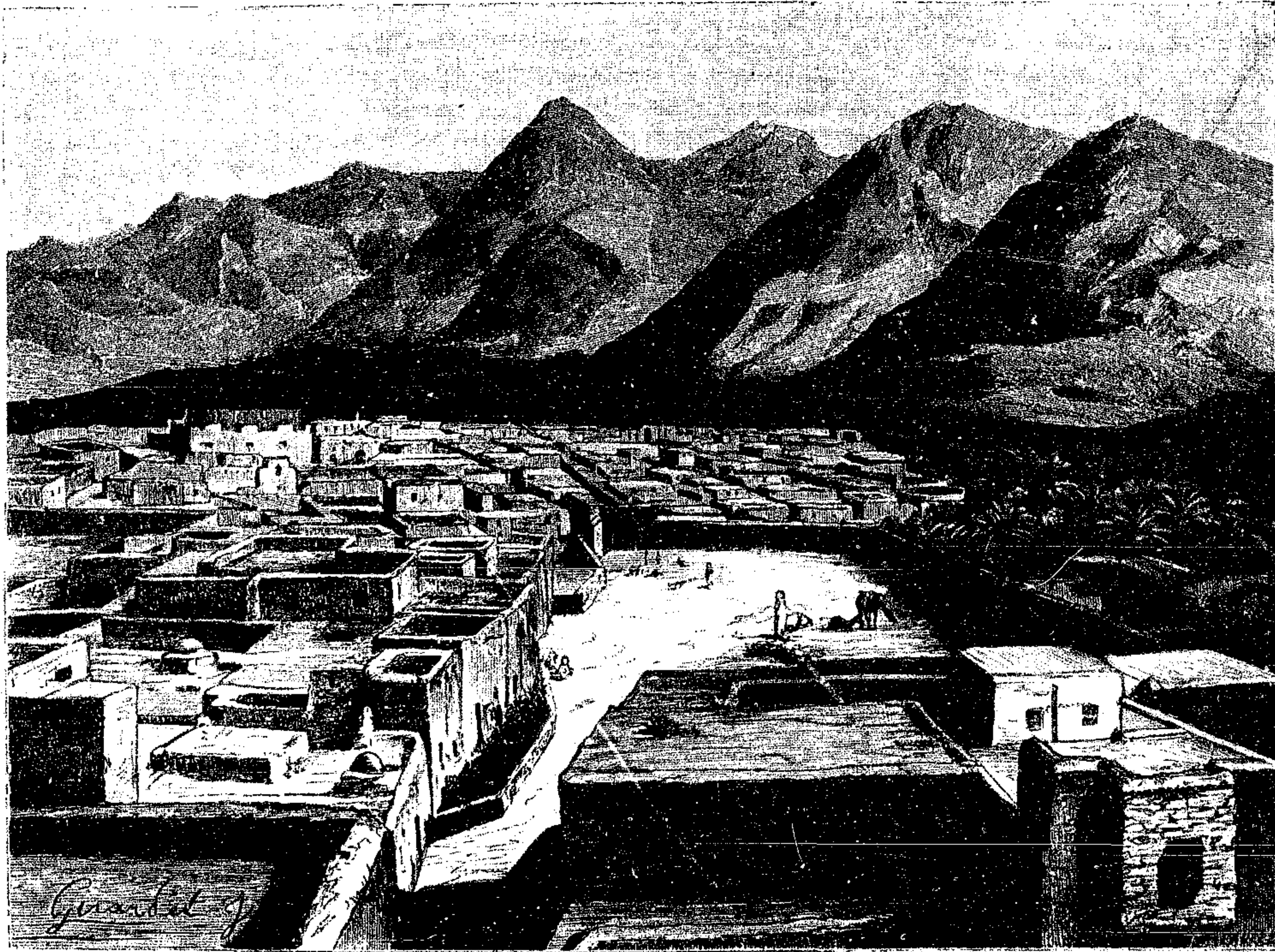
Venant du Désert avec toute l'apparence d'un Maure, je pus circuler en parfaite sécurité dans la ville. Glimin est bâtie sur le penchant d'une colline, au milieu de jardins pleins de fraîcheur. Sa double enceinte est percée de cinq portes. Les juifs occupent un quartier

spécial de la ville, comme dans toutes les cités musulmanes; mais ils y sont plus considérés que dans le reste du Maroc. Chaque année il y a une grande foire où les nomades du Sahara viennent s'approvisionner.

Les habitants de l'Ouad-Noun servent d'intermédiaires entre les nomades et les Berbères du Sous. Ils ont le costume des Sahariens et parlent leur dialecte. Cet Etat est administré depuis fort longtemps par la vieille famille des Ould-Beyrouk. Ils ont pendant de longues années résisté aux tentatives belliqueuses des empereurs du Maroc; mais en 1886, lors de la conquête du Sous, ils ont fait soumission complète à mouley El-Hassan. Glimin est aujourd'hui occupée par une forte garnison marocaine.

Le gouvernement de cet Etat est tout patriarcal et l'*Ouad-Nouni* le plus modeste a son entrée libre dans la maison du caïd. Celui-ci donne audience tous les jours, sous l'auvent de la porte de sa maison, et préside aux soins domestiques aussi bien qu'aux intérêts de l'Etat. Lorsque je lui fus présenté, il assistait au ferrage de ses ânes et mulets. Quoique très riche, il est d'une simplicité extrême dans ses goûts et dans sa mise.

Au bout de quelques jours de repos je manifestai à Ould-Beyrouk mon intention de gagner le Maroc. Il se mit complètement à ma disposition et me procura une monture et un soldat comme guide. Comme j'étais presque sans vêtements, vêtu en nomade, il me donna une *gilabia*, sorte de grande robe en laine blanche, et, en prenant congé de moi, il me recommanda d'aller demander l'hospitalité à son frère Abidin, qui était pour le moment en visite auprès du sultan.



Glimin, capitale de l'Ouad-Noun. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

A deux heures de Glimin on atteint la frontière du Aït-bou-Amram. Une chaîne de montagnes, direction est-ouest, délimite les territoires du Sous et de l'Ouad-Noun. Comme nous étions partis de bonne heure, nous nous arrêtâmes quelques instants dans une délicieuse petite osasis sur le cours de l'ouad Om-Elaxaer. Nous étions en plein pays berbère. Jusqu'à l'Atlas nous allions traverser le beau pays de Sous. Cette oasis dont je parle est si belle, si pleine de fraîcheur, avec ses bassins limpides et ses palmiers touffus, que tous les voyageurs y font une halte. Elle est placée sous la protection d'un marabout construit au milieu de la station et sous l'invocation de Sidi-Mouça, je crois. A notre passage une quarantaine de Berbères s'y reposaient à l'ombre des palmiers, tandis qu'une troupe de jeunes gens, plongeant et replongeant, prenait ses ébats dans l'eau limpide du bassin.

Quelques-uns de ces Berbères comprenant l'arabe, j'engageai la conversation avec eux. Ils me parlaient

du Maroc, du sultan, et déploraient la suzeraineté que mouley El-Hassan leur a imposée. La liberté avait toujours habité leurs montagnes, et ils ne pouvaient s'accommoder du joug pesant que leur faisait subir l'administration marocaine. Quel contraste avec les nomades du Sahara !

Ceux-ci ne m'entretenaient que de leurs villages, de leurs champs et de leurs récoltes; très peu fanatiques, ils ne redoutaient pas du tout le contact des Européens, et plusieurs d'entre eux me manifestaient le désir d'aller habiter l'Algérie, pour voir des peuples étrangers. Leur physionomie douce et tranquille inspirait tout de suite la sympathie, et je suis persuadé que si je leur avais dit que j'étais chrétien ils auraient accueilli ma déclaration avec cette même tolérance qui fait le fond de leur caractère.

Jusqu'à l'invasion de 1886, le Sous est resté indépendant et il formait un État sans analogie, sans doute, comme forme, avec un autre gouvernement musulman. C'était une véritable république ; chaque famille ou kabyle plaçait à sa tête un cheikh éligible dont la tâche consistait à régler, comme arbitre, les questions d'intérêt privé et à sauvegarder à l'extérieur les privilèges du territoire. Mais ils ne payaient ni dîmes ni impôts, et vivaient dans la plus complète indépendance.

L'administration marocaine a changé tout cela et elle use de sa puissance pour écraser les pauvres Berbères inhabiles à supporter un tel joug. Ces Berbères parlent une langue sans analogie avec l'arabe et nommée *chleuh*. Je traversai d'abord la partie montagneuse de l'Aït-bou-Amram, la région la plus riche et la plus puissante du Sous. Les indigènes m'ont assuré que près d'Erckchich une mine d'argent est exploitée par les gens du sultan.

La richesse de ce pays justifie en partie la jalousie de mouley El-Hassan, qui craint, peut-être avec raison, la convoitise des Européens. Et, comme je l'ai dit au début de cette relation, les ordres donnés aux caïds sont si rigoureux que si ma présence avait été connue, j'aurais été infailliblement saisi et mis aux fers.

Je ne pouvais me rassasier du spectacle magnifique que m'offraient les montagnes pittoresques du Sous, et je reposais avec une véritable jouissance mes yeux fatigués par cinq mois de désert sur des prairies émaillées de fleurs, sur des rivières intarissables et sur des collines ruisselantes de moissons. A chaque instant je rencontrais des villages, et la population, répandue dans les champs montrait le degré d'activité de ce peuple si bien doué par la nature.

Après avoir longé la côte depuis Aglou et Massa, et traversé la splendide vallée de l'ouad Sous, j'arrivai à Agadir, dont la position au pied de l'Atlas, au fond d'une baie, en fait un magnifique port naturel. Je contournai les montagnes de l'Atlas au cap Ghir et, après avoir croisé les provinces du Haha et des Oulad-bou-Sba, j'arrivai à Marrakech, une des capitales de l'empire.

Selon la recommandation du caïd Ould-Beyrouk, j'allai demander l'hospitalité à son frère, le cheikh Abidin.

En même temps que moi était arrivée à Marrakech la légation anglaise, avec plusieurs touristes qui accompagnaient sir Kirby Green, ministre de la Grande-Bretagne. Une coïncidence voulut qu'un de ces voyageurs anglais, M. Ferguson, vînt rendre visite à mon hôte Abidin. Lorsque le jeune Anglais entra dans la maison, suivi de son interprète, je causais précisément avec le cheikh. Depuis mon départ des Canaries, je n'avais pas vu d'Européens. A cette apparition subite, ma physionomie exprima sans doute l'émotion de mon âme. Le touriste, frappé de mon regard, reconnut en moi un chrétien et m'interrogea aussitôt.

Oh ! j'étais si heureux d'entendre une langue civilisée, que, sans souci de la situation délicate dans laquelle je me trouvais, je le questionnai, avide moi aussi de savoir. Pouvais-je penser qu'après avoir échappé aux Maures du Sahara je courais un danger sérieux au Maroc, dans une ville visitée par les Européens, à trois jours à peine de Mogador? M. Ferguson m'apprit que le bruit de ma mort avait longtemps couru et qu'actuellement tout le monde, même à Mogador, me croyait en captivité dans le Sahara. Les journaux des Canaries annonçaient que les Maures demandaient trois mille douros pour ma rançon, et que M. Lacoste, notre consul, était à la veille d'expédier un messager indigène pour traiter avec les nomades à ce sujet.

M. Ferguson me proposa de venir chez lui pour causer plus librement; j'acceptai avec plaisir, et, ayant demandé la permission à mon hôte, je le suivis. Sans que je m'en aperçusse, le cheikh Abidin me fit espionner par un esclave. Le gouverneur de la ville avait cédé au jeune touriste une habitation près de la fameuse mosquée de la ktouba, dans un jardin délicieux, ombragé par des orangers magnifiques. Celui-ci avait dressé ses tentes au milieu du jardin, et il vivait ainsi à l'orientale au centre de la grande cité, jouissant, au milieu des arbres en fleur et des bassins limpides, de tous les attraits de la campagne marocaine.

Il me fit pénétrer dans sa tente, et, ayant fait apporter du thé, nous causâmes longuement, lui m'interrogeant sur mon voyage, moi l'assaillant de questions sur les nouvelles d'Europe dont j'étais privé depuis si longtemps. Plusieurs heures s'écoulèrent dans cette conversation intime. Le *mouezzin* de la mosquée voisine, de sa voix lente et monotone, appelait les croyants à la troisième prière du jour, lorsque mon nouvel ami me demanda la permission de me conduire à la légation anglaise pour annoncer mon heureuse arrivée. Je m'excusai en objectant le délabrement de mes vêtements arabes. « Qu'à cela ne tienne! me répondit le jeune voyageur : je vais vous offrir mon costume musulman. » Et, ayant appelé un serviteur, il me fit apporter un magnifique vêtement marocain. Lorsque je sentis sur ma peau brûlée par le soleil les douces étoffes de soie éclatantes de blancheur, j'eus un sentiment de bien-être indéfinissable; avec les haillons que je quittais, il me semblait abandonner six mois de misère.

Nous montâmes deux mules aux selles écarlates, et au grand trot nous nous dirigeâmes vers le palais de

la *Mamounia*, qui sert de résidence aux ambassadeurs européens.

Sir Kirby Green, le ministre de la Grande-Bretagne, me fit un accueil très affectueux. Il avait beaucoup entendu parler de moi. Milady Green me souhaita la bienvenue, et je passai quelques heures charmantes au milieu des membres de la légation anglaise. L'ambassadeur me reconduisit à la porte du parc. Avant de me serrer la main, il me dit : « Vous devriez accepter l'hospitalité que vous offre avec cordialité milady Green. Vous n'êtes pas en sécurité à Marratech au milieu des musulmans. » Je remerciai le ministre comme je le devais, et je lui expliquai les raisons qui m'obligeaient à jouer jusqu'au bout mon rôle de musulman et l'utilité pour moi de garder l'incognito jusqu'à mon arrivée à la côte. « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, si vous avez besoin de mes services, comptez sur mon concours le plus dévoué... ». Et je pris congé de lui.

Je rentrai chez mon hôte Abidin, radieux, enchanté de la visite que je venais de faire, heureux des nouvelles que j'avais apprises. A ma vue le cheikh esquissa un sourire de dédain, et à mes salutations ne répondit que par un seul mot, qui tomba de ses lèvres froid et tranchant comme une lame d'acier : « Chrétien ! » Je le



Oasis dans le Aït-bou-Amram (voy. p. 219). — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

regardai étonné. « Oui, chrétien. Tu es un chrétien, reprit-il d'une voix mordante, et tu nous as trompés. Un musulman ne reçoit pas de cadeaux des infidèles, il ne va pas chez eux, il ne boit pas du thé dans leurs verres. Tu es un infidèle. » J'étais consterné.... « Oui, tu es un chrétien, ajouta-t-il d'une voix menaçante, et le sultan est averti, j'attends ses ordres à ton égard. » Et, s'enfermant dans un mutisme dédaigneux, il s'enveloppa majestueusement dans son haïk, sans répondre aux objections que je lui adressai.

Irrité, je me levai et me dirigeai vers la porte. Il fit un seul signe, et les deux esclaves qui étaient accroupis sur les premières marches de l'escalier se levèrent soudain, me barrant le passage. C'étaient deux Soudanais d'une taille gigantesque, à la face bestiale, aux membres musculeux, avec de larges mains nerveuses qui broient dans leur étreinte. Je reculai devant ces deux êtres impassibles qui se tenaient rigides comme deux sphinx de bronze. En face de mon impuissance je me retournai vers Abidin, et ma colère ne put trouver d'autre expression que cette malédiction arabe dont on m'avait tant abreuvé durant le cours de mon voyage : « Maudit soit le jour où tu es né ! »

La nuit était déjà avancée, et de longues heures s'étaient écoulées depuis que les coups de feu avaient annoncé la fermeture des portes de la ville, lorsque

cinq hommes de la garde noire du sultan envahirent la chambre où je me reposais. La tête pleine encore des événements de la journée, mes yeux s'étaient appesantis, et je rêvais à l'Europe, aux joies du retour, aux embrassements des miens, lorsqu'un falot vint m'éblouir. Je levai les yeux et je vis les cinq nègres la tête coiffée de la chachia, le sabre au côté. Je compris et je me levai. Celui qui paraissait le chef de la troupe s'approcha, me prit brusquement par un pan de mon vêtement et me dit de le suivre.

Les soldats se saisirent de moi, et, précédés d'un porteur de falot, nous quittâmes la maison, nous engageant dans les rues tortueuses et sombres de la capitale marocaine. Nous marchions en silence. Dans les carrefours nous heurtions de temps à autre le corps de quelque gueux endormi, qui se réveillait en nous maudissant et s'enveloppait de nouveau dans ses haillons souillés, sans bouger de place. Parfois nous croisions sous l'auvent d'une porte une ombre qui tressaillait à la lueur du falot et se dissimulait sous les plis informes d'un lourd haïk de laine : sans doute quelque femme allant à un rendez-vous et craignant d'être surprise par les soldats du gouverneur. Quelquefois aussi une forme glissait devant nous le long des murailles et s'éclipsait dans une encoignure de maison : probablement un indigène attardé qui observait avec effroi notre cortège mystérieux et marchant lugubre dans l'ombre, comme la justice du sultan.

Nous arrivâmes, après une longue course, près du Dar el-Maghzen, dans une des dépendances de l'habitation du caïd de la kasbah. Après avoir pénétré dans un étroit couloir, nous franchîmes plusieurs cours et parvînmes enfin à une chambre de rez-de-chaussée, basse et humide, qui avait pour tout meuble une vieille natte de jonc et une cruche d'eau. Deux hommes éclairés par une lampe huileuse nous attendaient. A leur aspect je tressaillis. Ils tenaient à la main un maillet et de lourdes entraves de fer. A terre, une enclume était fichée dans le sol. Les hommes se parlèrent tout bas. « Couche-toi ! » me cria le chef de la bande. Je ne bougeai pas. « Couche-toi ! » répéta la voix, et il y avait dans son accent quelque chose de si rude et de si menaçant, que je me laissai tomber à terre. Deux nègres me maintinrent solidement par les épaules, tandis que le forgeron, s'étant emparé de mes pieds, les posait sur l'enclume et à l'aide du maillet me rivait au-dessus des chevilles les deux colliers solidement reliés par une barre de fer.

Quelques minutes après, la bande sortit. La lourde porte massive qui se referma sur moi avec un bruit de verrous me fit l'effet de la pierre sépulcrale qui aurait résonné sur mon tombeau. Je restai seul dans l'obscurité, couché inerte sur le sol, les pieds paralysés, grelottant de froid et de fièvre. J'étais enseveli vivant dans une sorte d'*in pace*. Adieu les rêves dorés de la jeunesse, les projets d'avenir, le baiser de retour de ma mère ! Tout n'était que ruine, tout s'écroulait autour de ma tête d'adolescent.... Il est des douleurs qu'on ne saurait exprimer ! Mais je comprends maintenant comment les cheveux peuvent blanchir en quelques heures et comment une nuit peut faire d'un jeune homme un vieillard. A l'aube, le grincement des serrures me tira de mon assoupissement. Trois hommes parurent sur le seuil : deux soldats et le troisième vêtu en musulman, mais à la physionomie tout européenne.

Les deux Arabes s'accroupirent sur le pas de la porte. L'inconnu s'avança vers moi et, en excellent français : « *Qui êtes-vous ? On m'a dit que vous étiez Français.* — C'est vrai, répondis-je ; mais vous-même, au nom du ciel, êtes-vous un compatriote ? — Presque : je suis du Luxembourg belge. — Un Belge ! Mais ce déguisement...? — Ah ! c'est toute une histoire. Vous souffrez, j'ai bien souffert, moi aussi. Mais d'abord pourquoi vous a-t-on mis aux fers ? — Vous m'en voyez aussi étonné que vous-même. — C'est étrange. Pour que le sultan fasse enfermer ainsi un Européen, il faut qu'il ait des raisons excessivement graves. N'avez-vous pas commis quelque crime ? — Je n'ai aucun reproche à me faire. D'après ce que j'ai compris, l'empereur s'est fait saisir de moi parce que j'ai traversé les États du Sud marocain. Il a deviné que j'étais un voyageur, que je rapportais des documents — Votre parole me suffit ; mais, vous le savez sans doute, la justice du sultan est terrible. On entre dans les prisons du Maroc, mais on n'en sort pas. Hier j'étais au Dar el-Maghzen lorsque le caïd de la kasbah m'annonça que des ordres avaient été donnés pour arrêter un espion chrétien. Ce matin j'ai appris que vous étiez Français d'après les déclarations du cheikh Abidin qui assistait à votre entretien avec un touriste anglais, et je suis venu pour vous être utile. »

Je saisis sa main et l'étreignis avec vigueur : « Je ne mourrai pas dans cet affreux cachot ! m'écriai-je exalté : ma bonne étoile m'est restée fidèle. C'est Dieu qui vous a conduit à moi ! » Pendant ce dialogue, les soldats marocains, ne pouvant suivre notre conversation, s'étaient accroupis devant la porte, nous tournant le dos, parfaitement étrangers à cette scène.

« Mais comment, repris-je, avez-vous pu parvenir jusque dans ce cachot ? — Tenez, en quelques mots je vais vous raconter mon histoire : elle vous expliquera ma visite. Je suis un déserteur de la légion étrangère. Il y a deux ans environ, avec deux camarades nous avons quitté la garnison de Sidi-bel-Abbès. Nous franchîmes la frontière marocaine, et sans ressources nous nous mîmes en marche vers Fez. Dans le Rif, les Berbères nous dépouillèrent de nos vêtements et nous abandonnèrent nus sur la route. C'était l'hiver, il y avait de la neige dans les montagnes ; nous errâmes trois jours, affamés, dans les collines du Rif, nus comme des bêtes, vivant de racines. Nous allions mourir, lorsque nous fûmes rencontrés par un chef marocain, qui nous emmena. Il nous habilla et nous fit comprendre que nous serions bien traités si nous voulions nous faire musulmans. Nous acceptâmes.... Nous avions chacun un métier. Moi, j'étais armurier. Le caïd qui m'avait recueilli m'envoya au sultan avec un de mes camarades



M. C. Doals, en guerrier oulad-delim. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après le croquis d'un membre de la légation anglaise.

qui était orfèvre. Nous suivîmes l'empereur dans ses voyages de Fez à Maroc, et nous commencions à nous habituer à notre nouvelle vie, lorsqu'un événement lugubre vint me montrer les misères de ma situation. Vous savez que les renégats sont très mal vus parmi les indigènes. Nous avions excité partout la jalousie. Il y a juste un mois, mon ami mourut empoisonné. Je fus seul à accompagner le corps. On avait creusé une fosse comme pour un animal, en dehors de la ville. Lorsque je me vis seul, suivant à travers les rues de Marrakech le cadavre de mon ami, des larmes abondantes coulèrent de mes yeux. Il y avait dix ans que je n'avais pas pleuré. Depuis je vis, tâchant d'oublier ma situation, rendant de petits services aux indigènes, me faisant bien venir d'eux. J'ai mes entrées partout. C'est ce qui m'a permis de venir jusqu'à vous. Ce matin j'ai appris votre arrestation et j'ai aussitôt résolu de vous voir.

— Sauvez-moi, lui dis-je, et je vous faciliterai les moyens de revoir la patrie.

— Oh ! si vous faites cela, vous m'aurez sauvé la vie comme je veux vous la sauver à cette heure. Montrez-moi vos fers. » J'étendis mes jambes. Il examina pendant quelques minutes les manchons de métal : puis dit :

« Voici ce que nous allons faire. Ce soir je reviendrai vous voir. J'apporterai du thé et un narcotique et nous endormirons les gardiens. Avec une lime nous rongerons les fers ; il nous faut un quart d'heure pour l'opération et, lorsque la nuit sera bien avancée, je vous conduirai en lieu sûr. — Il est un moyen bien plus simple, lui répondis-je ; je connais le ministre anglais : allez l'avertir. — Vous me demandez une chose qui me coûte beaucoup : j'ai honte de paraître devant un fonctionnaire chrétien ; mais j'irai quand même voir le ministre anglais. » — Il me serra la main et sortit. Il emportait avec lui toutes mes espérances, ma vie !



Encore les fers aux pieds. — Dessin de J. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Sir Kirby Green, dès qu'il eut appris la nouvelle, se rendit auprès du sultan pour obtenir ma mise en liberté : ses démarches eurent un effet immédiat. On fut obligé de me casser les fers sur les pieds, mais la joie et le contentement dominaient la douleur physique. En sortant de mon cachot obscur, la nature me parut splendide, il me semblait que je renaissais à la vie, et jamais je n'ai vu le soleil aussi éblouissant.

Avec les membres de la légation anglaise et mon sauveur le renégat, que je fis rapatrier, il me fut facile de gagner Mogador, où M. Lacoste, notre sympathique consul, me prodigua généreusement tous les soins que réclamait mon état. Après un court séjour dans cette ville j'allai me reposer pendant quelques semaines à Saffi, auprès du docteur Allard, un de mes amis, qui m'accorda une hospitalité tout écossaise ; et, après être enfin devenu l'hôte de M. Brudo, notre agent consulaire à Mazagan, je m'embarquai pour l'Europe.

Tel est le résumé des péripéties de ce voyage qui, comme je l'écrivais à la Société de Géographie de Paris à mon arrivée à Tanger, commencé dans les fers, s'est terminé dans les fers et m'a valu, avec ses alternatives de joie et de souffrances, les plus grandes émotions qui soient réservées au voyageur. Je dois à une destinée amie d'avoir triomphé de tous les obstacles. Malgré tout, j'ai pu rapporter de nombreux documents géographiques sur des contrées entièrement inexplorées ; la satisfaction morale d'avoir rendu un service, si modeste qu'il soit, à la science géographique, est ma plus douce récompense.

Camille Douls.